

3<sup>e</sup> Année - N° 75.

Le numéro : 25 centimes

23 Mars 1916.

# LE PAYS DE FRANCE



G. Herr

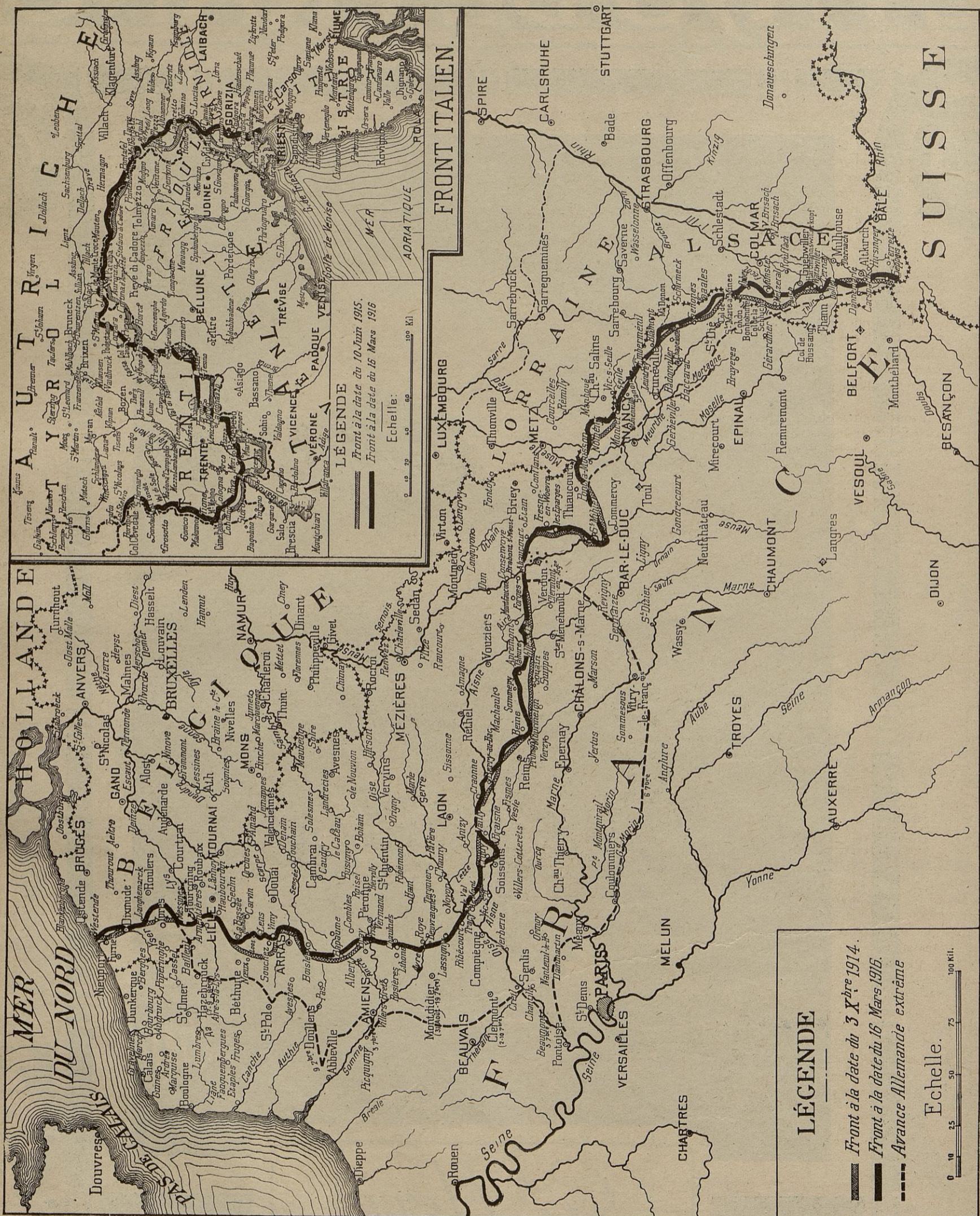
Organe des  
ÉTATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Abonnement pour la France....15 Frs

Abonnement pour l'Etranger...20

Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poisson  
PARIS

## LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

# LA SEMAINE MILITAIRE

## DU 9 AU 16 MARS



EST encore sur la rive gauche de la Meuse que s'est porté pendant cette semaine l'effort principal de l'ennemi ; tant qu'il ne nous aura pas délogés des positions que nous occupons au Mort-Homme d'abord et un peu plus en arrière, son avance lui sera extrêmement pénible et coûteuse sur la rive droite entre la Meuse et Douaumont.

Après un bombardement ininterrompu pendant toute la journée du 10 mars, les Allemands se sont acharnés contre nos positions du bois des Corbeaux. Plusieurs attaques ont été repoussées par nos tirs d'artillerie, nos feux d'infanterie et de mitrailleuses qui ont causé de grands ravages parmi les assaillants. Malgré des pertes hors de toute proportion avec l'objectif cherché, les Allemands ont lancé un dernier assaut, à l'effectif d'une division au moins, au cours duquel ils ont pu occuper à nouveau la partie du bois des Corbeaux que nous leur avions reprise le 8 mars.

Le bois des Corbeaux est en effet tout petit ; sa superficie est de 80 hectares au plus ; il touche au petit bois de Cumières et au bois des Caurettes ; il remplit l'espace entre les monticules du Mort-Homme et la côte de l'Oie, couvrant un étroit plateau au-dessus de Cumières ; ce dernier village est situé au bord de larges prairies qui s'étendent jusqu'à la Meuse.

C'est pour occuper cet espace restreint que les Allemands ont sacrifié tant de milliers d'hommes !

Au cours de la nuit suivante, une forte attaque était lancée au sud-est de Béthincourt contre nos tranchées longeant la route de Béthincourt à Chattancourt. Une contre-attaque immédiate nous permettait de reprendre entièrement un important boyau où les Allemands avaient pu pénétrer.

Le 11 mars, une accalmie se produisait ; le bombardement était moins intense sur la rive gauche et il n'y avait aucune attaque d'infanterie.

Le 12, le bombardement reprenait avec plus d'activité, mais sans nouvelle attaque.

Le 13, le bombardement à obus de gros calibre redoublait de violence sur nos positions de Béthincourt à Cumières. Dans l'après-midi, les Allemands déclanchaient une forte attaque sur ce secteur. Repoussés sur l'ensemble du front avec des pertes sérieuses, ils prenaient pied seulement sur deux points de nos tranchées entre Béthincourt et le Mort-Homme.

Le lendemain, une vigoureuse contre-attaque à la baïonnette et à la grenade nous permettait de reprendre une partie de ces éléments de tranchée vers la côte 265. A ce moment, nous tenions Béthincourt, la hauteur du Mort-Homme, la lisière sud du bois de Cumières et le bois de Cumières.

Le 14, le bombardement s'était accru sur le Mort-Homme et la région des bois Bourrus. Le communiqué n'indiquait pas la position exacte visée par l'artillerie ennemie. Les bois Bourrus sont un massif assez vaste, 400 hectares, au sud du chemin d'Esnes à Verdun, couvrant une large croupe qui se prolonge jusqu'à Charny, sur la Meuse. Sur cette partie des hauteurs, sont plusieurs des ouvrages du camp retranché de Verdun, la redoute des Bruyères, le fort des Bois-Bourrus et le fort de Marre, reliés par des batteries. L'ennemi est encore loin de cette ligne de défense de la place de Verdun.

Le 16, nouveau ralentissement du bombardement ; pas d'action d'infanterie dans la matinée. Mais l'après-midi, une violente attaque était déclenchée contre nos positions du Mort-Homme. Les vagues d'assaut, refoulées par le feu de nos mitrailleuses, n'ont pu prendre pied en aucun point et ont dû se replier vers le bois des Corbeaux où nos tirs de concentration leur ont fait subir des pertes importantes.

Sur la rive droite de la Meuse, les Allemands n'ont pas été plus heureux. Le 10 mars, ils ont attaqué par deux fois nos tranchées à l'ouest du village de Douaumont. Arrêtés par nos tirs de barrage et nos mitrailleuses, ils n'ont pu aborder nos lignes. Une attaque en préparation contre le village de Vaux n'a même pu se produire ; elle a été enrayée par le feu de notre artillerie. Mais au cours de la nuit, les attaques ennemis ont redoublé de violence ; les assauts d'infanterie se sont multipliés contre les ruines du village. Les

Allemands se sont emparés de quelques maisons à l'est de l'église, mais tous leurs efforts ont échoué contre la partie ouest du village que nous tenons toujours. A la suite de plusieurs attaques menées sur la croupe du fort de Vaux, l'ennemi a fait quelques progrès sur les pentes, mais il n'a pu arriver aux réseaux de fil de fer.

Ces assauts ont été extrêmement meurtriers pour les Allemands ; suivant leur tactique habituelle, les fantassins ennemis ont attaqué par trois fois en colonnes par quatre. Fauchés par nos tirs d'artillerie et nos feux de mitrailleuses, ils durent se retirer en laissant le terrain couvert de cadavres.

De ce jour jusqu'au 16 mars, il n'y a plus eu d'attaque d'infanterie de la part des Allemands, dans la région de Douaumont, sauf dans la journée du 11, où une petite attaque à la grenade près du bois Carré, à la côte du Poivre, fut facilement repoussée. Le bombardement seul a continué avec violence.

En Woëvre, la lutte d'artillerie a été vive vers Eix, Moulainville, Villers-sous-Bonchamp et Bonzée ; le 11, les Allemands nous ont enlevé une petite tranchée avoisinant la route d'Etain au nord d'Eix.

Ainsi, pendant cette semaine, l'ennemi a encore enregistré de sanglants échecs ; toutes nos positions de défense sont demeurées intactes. Notre artillerie a répondu puissamment à l'accumulation de batteries faites par les Allemands au nord de Verdun. Nos merveilleuses troupes d'infanterie, quand elles sont passées à la contre-offensive, ont réalisé ce qui leur était demandé.

Sur les autres parties du front, l'activité paraît s'accentuer, sauf en Belgique, où il n'a été signalé que des luttes d'artillerie.

Au nord de l'Aisne, une action assez vive s'est produite le 10 mars, entre Troyon et Berry-au-Bac. Après un bombardement de plusieurs heures, les Allemands ont débouché de la Ville-aux-Bois et ont attaqué le saillant que forme notre ligne au bois des Buttes ; nous les avons rejetés dans leurs lignes. A la suite de cet échec, le bombardement a repris très violent pendant trois jours et, le 14 mars, les Allemands ont essayé par trois fois de pénétrer dans nos tranchées ; chaque fois, ils ont été repoussés avec pertes.

En Alsace, grande activité de l'artillerie dans la vallée de la Thur : le 13 mars, nous attaquons les tranchées ennemis de Stossvihrl et de Carsbach ; nous faisons des prisonniers et enlevons un matériel assez important sans aucune perte de notre part.

A l'est de Seppois, une attaque allemande sur les tranchées que nous avons reprises a été repoussée.

### LES OPÉRATIONS ITALIENNES

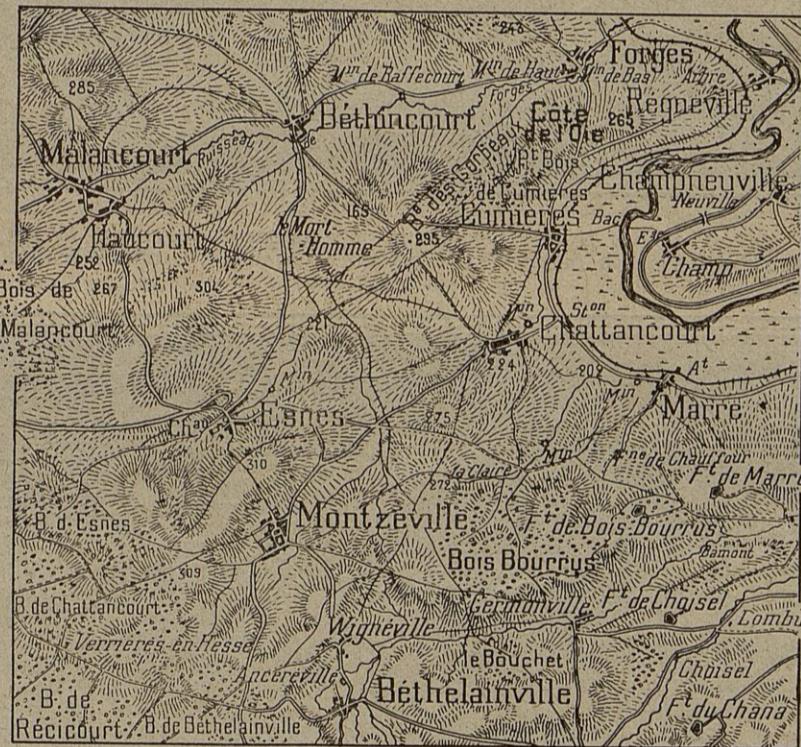
Interrompue depuis plusieurs mois par la neige et le mauvais temps, l'offensive italienne vient de reprendre avec énergie le long de l'Isonzo.

Dès le 10 mars, l'artillerie de nos alliés battait efficacement les positions autrichiennes ; ce bombardement se poursuivait avec vigueur pendant deux jours, puis l'infanterie italienne, malgré les difficultés du terrain détrempé par les pluies, se jetait sur les tranchées ennemis et s'emparait de plusieurs retranchements, notamment sur les pentes du mont Sabatino, entre San-Michele et San-Martino, à l'est de Monfalcone. Les Autrichiens ont contre-attaqué, mais ils ont été repoussés en subissant de fortes pertes.

Cette brillante reprise de l'offensive a eu pour nous un premier et excellent résultat ; elle a arrêté l'envoi sur notre front de plusieurs divisions autrichiennes qui allaient renforcer les Allemands devant Verdun.



GÉNÉRAL ROQUES  
le nouveau ministre de la Guerre



## SUR LES RIVES DE LA MEUSE



A ce moment les rives de la Meuse étaient encore tranquilles ; la rivière débordée couvrait la plaine ; nos braves pouvaient prendre quelque repos. Voici l'un d'eux qui pêche à la ligne !... l'œil sur le bouchon, il attend tranquillement que « ça morde ».



Dans les tranchées nos soldats ont beaucoup souffert de la pluie et de la boue ; ils ont pataugé dans les terres détrempées. L'entrée de cet abri a dû être clayonnée pour éviter les éboulements, et le fond du boyau qui y conduit est couvert par des rondins.

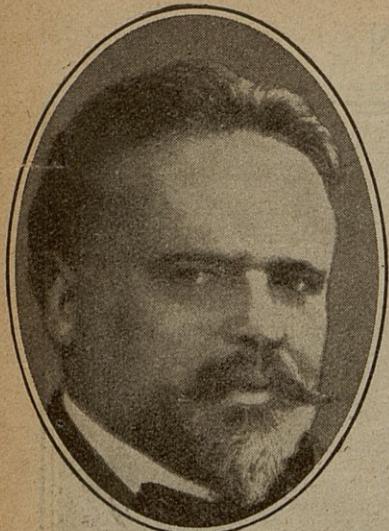
## LA BATAILLE AUTOUR DE VERDUN



Pendant que nos admirables soldats luttaient héroïquement pour défendre Verdun contre les hordes allemandes, les voitures de ravitaillement se dirigeaient sans interruption, par les routes boueuses, vers la grande cité meusienne, apportant vivres et munitions.

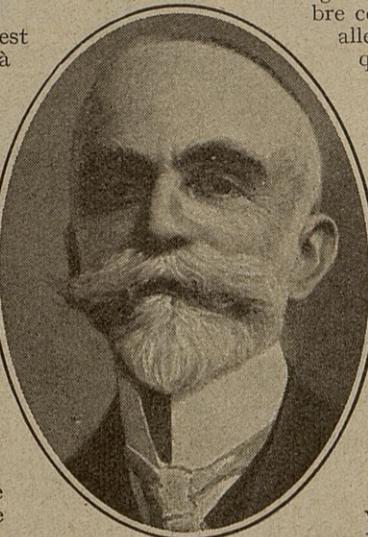


L'héroïsme de nos soldats, dans la grande bataille qui se déroule autour de Verdun, force l'admiration de nos ennemis. Ces poilus, que l'on voit ici, viennent d'être relevés des tranchées et s'acheminent vers le campement où ils prendront quelque repos.



ANTONIO DE ALMEIDA  
*Président du Conseil de Défense Nationale*

# Le Portugal en Guerre



BERNARDINO MACHADO  
Président de la République Portugaise

La presse de Berlin et de Vienne n'a pas trouvé d'injures assez blessantes ni de sarcasmes assez méprisants pour vilipender ce nouvel adversaire. Le thème ordinaire des folliculaires germains a été celui-ci : ennemi ridicule. Et, contrairement au but recherché, ce flot de grossièretés, ce débordement de dédains ont justement prouvé à l'univers attentif que l'intervention portugaise avait un sens et un poids, dont la rage et le dédain allemands soulignaient, par leur exagération, la réelle valeur.

Cette intervention — symbolique d'ailleurs par le fait qu'elle se produisait à l'heure de la ruée sur Verdun — a en effet une double portée, à la fois matérielle et morale.

Nos ennemis nous jugent bien médiocres vraiment s'ils s'imaginent que, par la constatation de cette portée, nous envisageons une question de renforts militaires au sens strict du mot : l'arrivée sur le front occidental de l'armée portugaise. Loin que nous considérons cette armée comme une quantité négligeable, nous savons, il est vrai, par des exemples historiques, ce qu'on peut attendre, le cas échéant, de cet organisme capable de mettre en ligne 150.000 hommes : mais ce n'est pas là ce que nous demandons aux Portugais entrés dans l'alliance militaire de l'Entente.

Au point de vue matériel d'abord, l'entrée en jeu du Portugal présente pour les Alliés des avantages considérables, avantages que les Allemands aperçoivent fort clairement, ce qui exaspère leur rage. En effet, avec sa faible superficie de 92.157 kilomètres carrés et sa population assez modique de 5.100.000 habitants, le Portugal se trouve occuper tout justement une position stratégique excellente pour nos intérêts.

Assis à l'ouest de la péninsule Ibérique, long de 125 lieues et large de 50, occupant le rebord extrême des grands plateaux espagnols et possédant le cours inférieur des grands fleuves venus d'Espagne, le Minho, le Douro, le Tage et le Guadiana, le Portugal développe environ 700 kilomètres de côtes. Ces côtes, souvent basses, tantôt saillonneuses et marécageuses, tantôt rocheuses et découpées, parfois bordées de lagunes, comportent des bases navales et des points d'appui incomparables. En particulier Porto, à l'embouchure du Douro, et Lisbonne, à l'ouvert de cette merveilleuse nappe d'eau, appelée « Mer de Paille », qui forme l'estuaire du Tage, comptent au nombre des ports les plus utilement exploitables de l'Europe occidentale ; Vianna do Castello, Villa do Conde, Aveiro, Figueira, Péniche, Barril, Cezimbra, Setubal, Sines, Villa nova de Milfontes, Sagres, Lagos, Albufeira, Quarteira, Faro, Corcella, et plusieurs autres constituent vingt ports essentiellement pratiques, et dont certains, au temps

Par l'effet de la vingt-troisième déclaration de guerre qui ait été proclamée depuis le 2 août 1914, l'Allemagne, chef des Empires Centraux de l'Europe, s'est procuré un neuvième adversaire armé : le Portugal.

La République portugaise s'est jointe, en effet, à la France, à l'Angleterre, à la Russie, à la Belgique, à l'Italie, à la Serbie, au Monténégro et au Japon, afin de combattre le Pan-germanisme mégalomane qui lie aux destinées des Hohenzollern : l'Allemagne, l'Autriche-Hongrie, la Bulgarie et la Turquie.

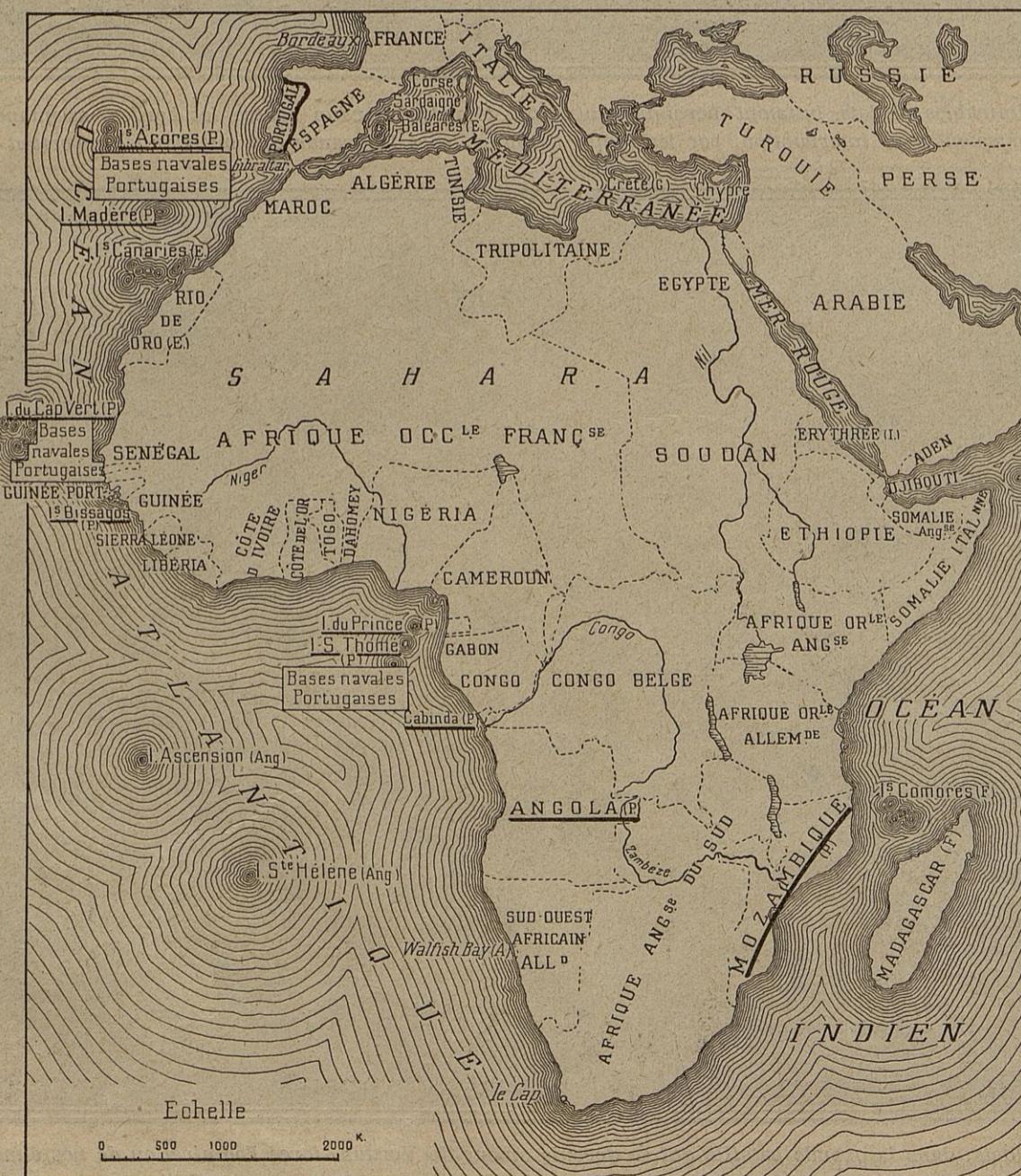
des grandes aventures d'outre-mer, connaissent la gloire immortelle des vieux conquistadors, leurs fils glorieux.

C'est dans tous ces ports que, depuis vingt mois, s'étaient réfugiés un nombre considérable de navires austro-allemands, au nombre de 70 à 80, qui, installés bien à l'abri des croiseurs anglo-français, attendaient le retour de jours meilleurs pour eux, cependant que leurs équipages se livraient avec passion au jeu favori des Impériaux, l'espionnage. Il y avait là un danger permanent d'abord, et ensuite des forces maritimes inutilisées: en séquestrant et réquisitionnant cette flotte commerciale, le gouvernement portugais supprime le danger d'espionnage et offre aux Alliés le précieux cadeau de navires marchands excellents qui remplaceront les bateaux détruits par les torpilles allemandes. Il y a donc là un double bénéfice qui est extrêmement appréciable et immédiatement réalisable.

et immédiatement réalisable.

Ce n'est pas tout. De par sa situation, sentinelle avancée de l'Europe vers l'Amérique, sous le méridien précis de New-York, le Portugal offre ainsi l'abri de son littoral aux escadres de surveillance anglo-françaises et le repos de ses ports aux cargos, transports, paquebots et chalutiers alliés qui pourraient en avoir

MACHADO  
*ligue Portugaise* transpire, quelques-uns d'entre eux ont été tués par l'ennemi. Mais il n'y a pas de nécessité de faire une guerre mondiale pour empêcher les Allemands de faire ce qu'ils veulent. Il suffit de leur donner la neutralité qu'ils demandent et de leur interdire de violer outrageusement toutes les fois que cela leur fut utile, les Allemands avaient la possibilité, grâce à des complicités de gens besogneux ou peu scrupuleux, d'installer des postes de ravitaillement pour leurs sous-marins. Désormais, à la patrouille de haute mer menée par les Alliés hors des eaux territoriales, vont s'ajouter la surveillance active des miquelets portugais tout le long du littoral et le



## LE PORTUGAL ET L'ACTION NAVALE DES ALLIÉS



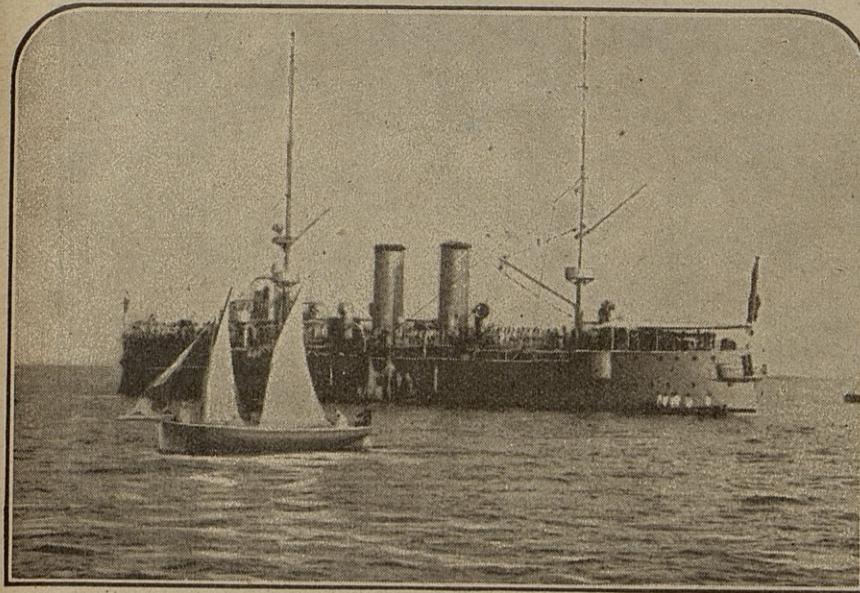
AFFONSO COSTA

*Le précédent Chef du ministère portugais*

Il y a donc là une augmentation notable de sécurité pour tous les innombrables navires qui, pour les besoins des Alliés, doivent contourner, à l'aller en Méditerranée ou au retour vers l'Océan, la masse carrée de la péninsule Ibérique.

Il est à noter que l'Espagne et le Portugal sont deux pays qui ont une grande influence sur la mer Méditerranée. Le Portugal, en particulier, possède une longue côte au sud de l'Espagne, qui lui donne accès à la mer Méditerranée par le détroit de Gibraltar. Cela lui permet de contrôler les échanges maritimes entre l'Europe et l'Afrique du Nord. De plus, le Portugal a une importante industrie maritime et une flotte navale importante.

une région admirablement agricole. De longue date, vins de crus renommés, maïs, seigle et blé, oranges, olives, fruits divers font l'objet du commerce le plus régulier et le plus actif entre le Portugal et l'Angleterre. Sur la côte, la pêche est abondante. Les provinces du Nord et de l'Alemtejo pratiquent, avec d'heureux résultats, l'élevage du gros bétail, des moutons et des porcs ; mules et chevaux sont fournis par Tra-os-Montes et le Centre.



LE CUIRASSÉ « VASCO-DE-GAMA »

En ce qui concerne les richesses minérales — question essentielle dans la conduite de la guerre actuelle — le Portugal est possesseur d'un sous-sol fort riche. Si la houille fait malheureusement défaut, par contre, le manganèse, l'antimoine, le plomb, le cuivre, l'arsenic, l'étain, voire même l'or et l'argent, présentent en abondance des minerais de qualité excellente. Aussi les forges et fonderies existantes, en particulier à Lisbonne et Porto, peuvent-elles aisément fournir, sous une impulsion vigoureuse, un rendement tout à fait profitable aux intérêts communs des Alliés. Filatures, tissages, tanneries, manufactures de laine et de coton pourront aussi produire en quantités appréciables les objets dont nous avons besoin. Et, fait à noter, la situation de la majorité de ces fabriques dans les ports de mer rend beaucoup plus aisée et infiniment moins coûteuse l'exportation directe à destination de l'un quelconque de nos ports de l'ouest : Bordeaux et Saint-Nazaire.

Voici pour la métropole portugaise.

Mais ce n'est pas tout. Le Portugal, sixième puissance coloniale du monde, met à la disposition des Alliés ses colonies, restes de l'immense empire colonial offert jadis à leur patrie par Vasco de Gama, Cabral, Albuquerque, Abren, Perez Andrade, Antonio da Mota, aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles ; par le major Serpa Pinto, au XIX<sup>e</sup> siècle. Superbe empire dont les restes modernes sont magnifiques : îles Açores, Madère, dans l'Atlantique ; îles du Cap-Vert, Sénégambie portugaise, Saint-Thomas, île du Prince, Langana, Kabinda, Mossamédès, Angola, Benguela, en Afrique occidentale ; Sofala et Mozambique, en Afrique orientale ; Din, Daman, Goa, dans l'Inde ; Macao, en Chine ; la moitié de Timor et Kambing, en Malaisie ; le tout formant un total moyen de 3 millions de kilomètres carrés et portant une population de 20 millions d'habitants.

Or, si en Europe, les caps Carvoeiro, da Roca et Espichel surveillent l'Atlantique à qui Lisbonne ouvre son estuaire dominé par l'antique tour de Belem, si le cap Saint-Vincent et le cap Santa-Maria constituent les sentinelles avancées de Gibraltar et des colonnes d'Hercule, les colonies portugaises offrent des bases navales et des points d'appui maritimes non moins heureusement situés, pour le meilleur bénéfice des Alliés, sur toutes les grandes voies de communications inter-océaniques.

Tout d'abord, Madère avec ses sommets atteignant 2.000 mètres, malgré la toute petite superficie de son archipel, se trouve constituer à 545 kilomètres de la côte africaine une sentinelle parfaite à qui servent de grand-garde les îles Açores. Celles-ci, que Cabral découvrit en 1431, perdues en haute Atlantique à 1.300 kilomètres de l'Europe, épargnent les neuf

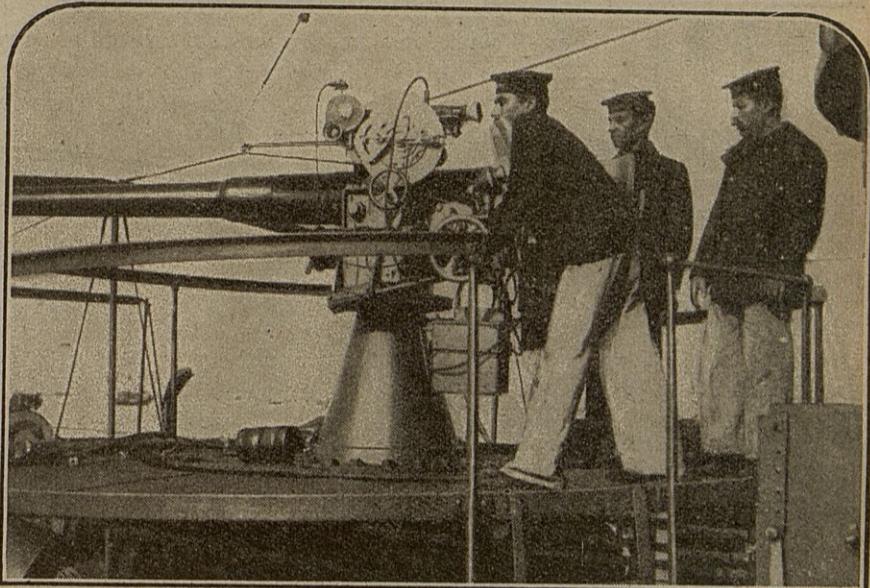
îles de leur archipel, fort peuplé (260.000 habitants), sur une ligne longue de 600 kilomètres environ, du 29<sup>e</sup> au 33<sup>e</sup> degré de longitude ouest ; et elles offrent un port excellent, Horta, dans l'île de Fayal : quelle base de surveillance va offrir ce port à la croisière qui pourra, désormais, veiller à ce que ne se puissent pas renouveler les exploits singuliers d'un *Moeve*, battant l'estradade en pleine Atlantique entre Europe et Amérique !

En face de notre Sénégal et de notre arsenal de Dakar, à 500 kilomètres à l'ouest de la côte d'Afrique, réparti sur une superficie totale de 4.400 kilomètres carrés, les îles du cap Vert, dont dix sont assez considérables, forment un archipel qui peut rendre les mêmes services que les Açores, mais qui, en outre, constitue une escale toute naturelle sur la grande ligne maritime unissant nos ports atlantiques à l'Amérique du Sud, en particulier à Pernambuco, Rio-de-Janeiro et Montevideo ; le port de Mindelo offre, en effet, à nos vapeurs de commerce comme à nos patrouilleurs de guerre, le sûr abri de sa rade.

Au fond du golfe de Guinée, les îles Saint-Thomas et du Principe peuvent aider à relier les sentinelles anglaises de l'Ascension et de Sainte-Hélène, aux bases coloniales africaines.

En ce qui concerne le continent africain lui-même, le Portugal possède deux zones étendues et importantes ; l'une à l'ouest, constituée par le Congo, Benguela, Angola ; l'autre à l'est, par la région qui fait face à Madagascar ; zones que le Portugal a maintes fois tenté de réunir d'une mer à l'autre, sans y parvenir. Son adhésion à la cause commune donne aux Alliés l'important appui de ces deux régions, en ce qui concerne principalement la réduction définitive de l'Est africain allemand, ainsi maintenant encerclé entre le Mozambique portugais, le Nyassa-Land anglais, le Congo belge, l'Afrique orientale anglaise et la mer.

Les cités portugaises de l'Inde et la ville de Macao, en face de Canton,



EXERCICES DE TIR A BORD

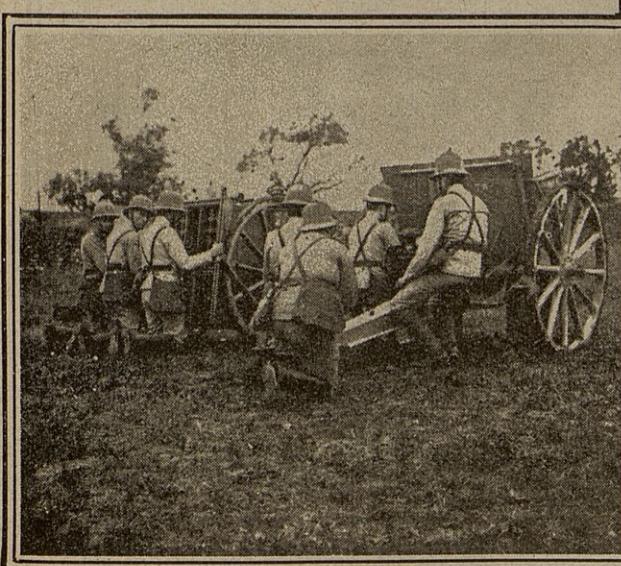
ont évidemment moins d'importance stratégique ; mais, par contre, Timor en Malaisie constitue, au nord-ouest de l'Australie, un point maritime intéressant.

Telles sont, en grandes lignes, les précieux avantages matériels que l'entrée en ligne du Portugal donne aux Alliés.

L'attitude du Portugal peut avoir sa répercussion en Amérique du Sud, dans un pays qui est portugais d'origine, de langue et de sentiments ; ce sont les Etats-Unis du Brésil. Colonie géante du petit Portugal, détaché de sa métropole au point de vue politique, mais non au point de vue sentimental, le Brésil, dont la superficie est égale à 17 fois celle de la France, le Brésil qui occupe les deux

cinquièmes de l'Amérique du Sud, le riche Brésil qui développe 7.000 kilomètres de côtes, possède une forte marine, se glorifie d'avoir le fleuve le plus considérable d'Amérique, l'Amazone, le Brésil a frémé à la nouvelle de la décision portugaise. Et les voix brésiliennes les plus autorisées se sont élevées pour proposer que le Brésil imitât l'exemple de sa mère-patrie originelle.

GEORGES G.-TOUDOUZE.



ARTILLERIE PORTUGAISE

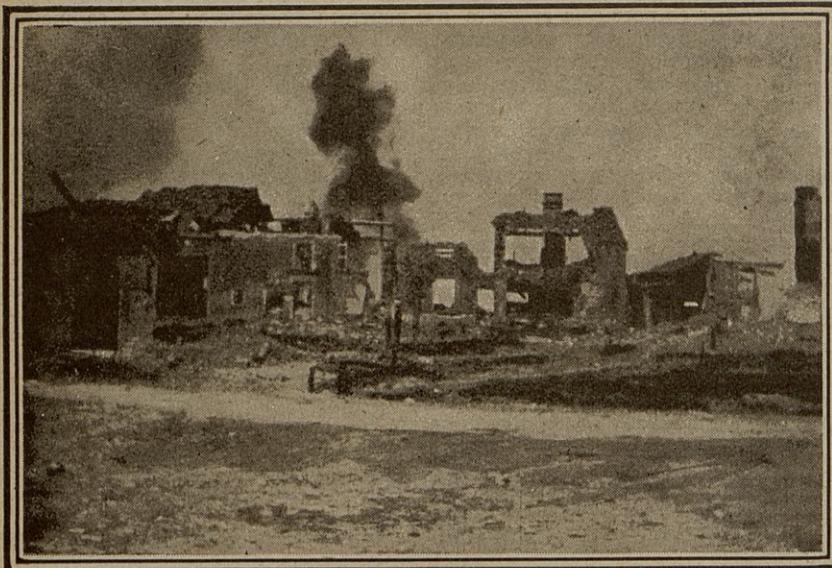


UN FANTASSIN

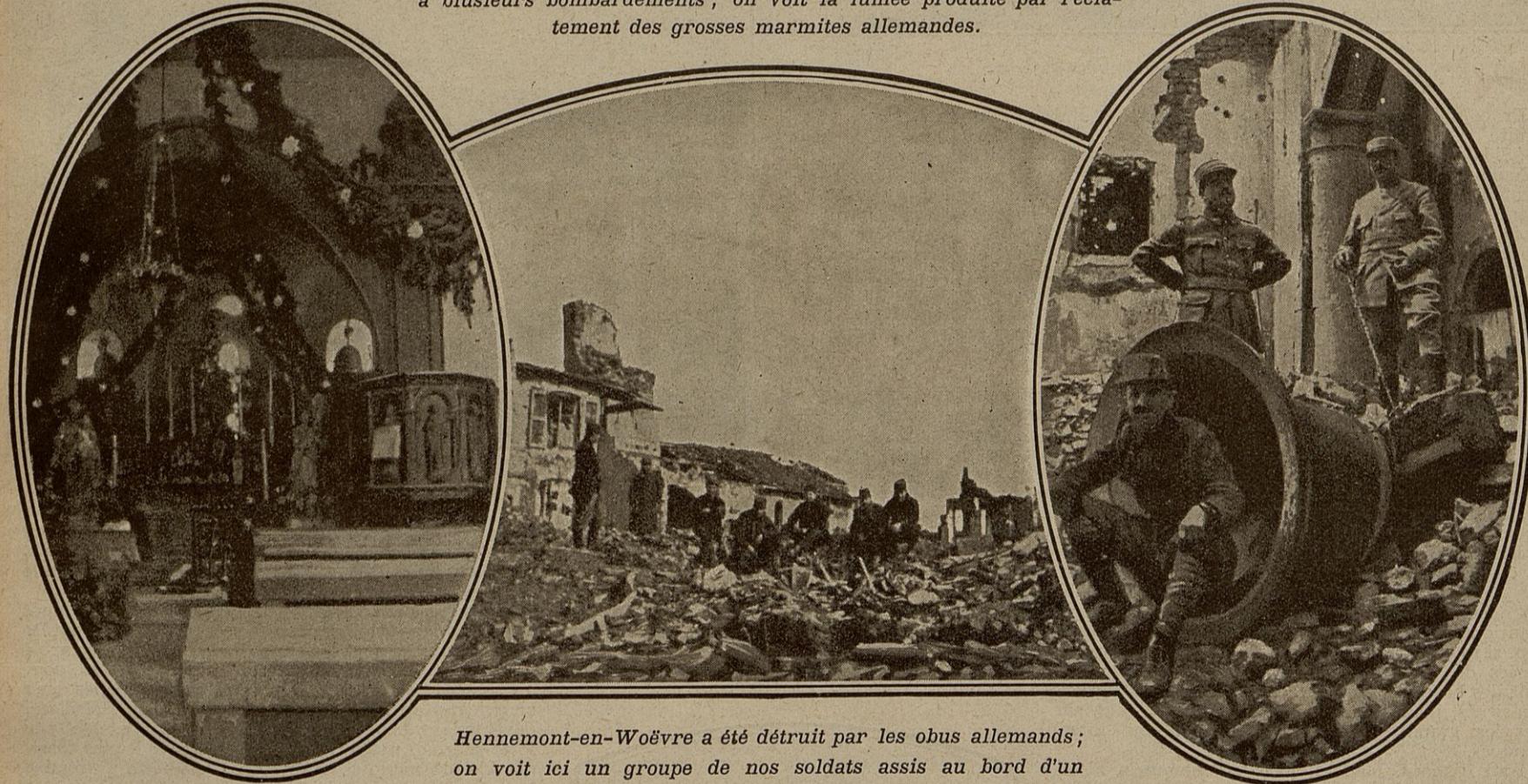


CAVALIER PORTUGAIS

## VILLAGES DE LA PLAINE DE WOËVRE



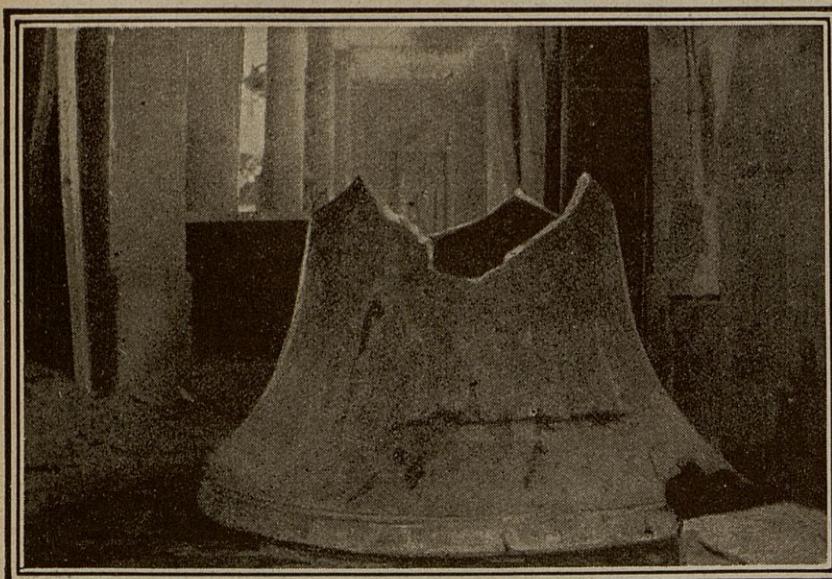
Le village de Ville-en-Woëvre, que nos troupes ont évacué pour rapprocher leurs lignes des positions des Hauts-de-Meuse, a été soumis à plusieurs bombardements ; on voit la fumée produite par l'éclatement des grosses marmites allemandes.



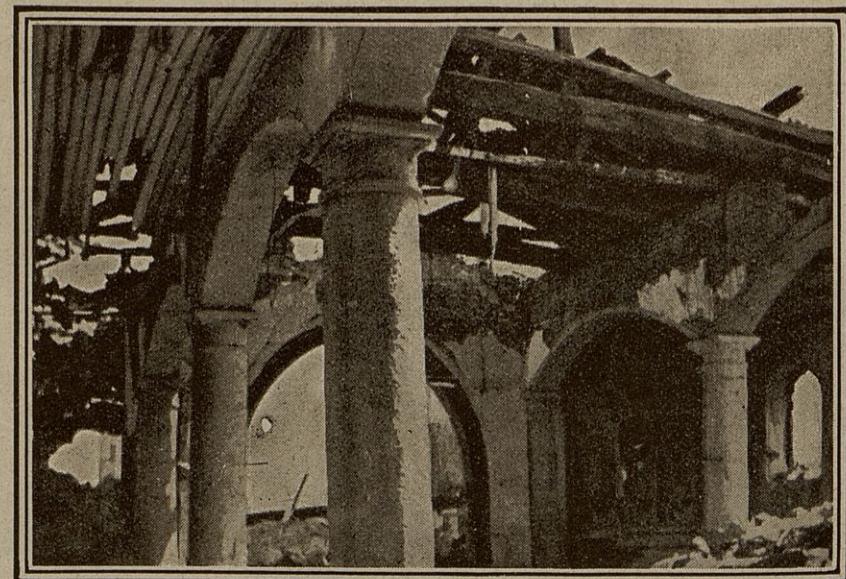
L'église d'Hennemont avant le bombardement.

Hennemont-en-Woëvre a été détruit par les obus allemands ; on voit ici un groupe de nos soldats assis au bord d'un entonnoir creusé par l'explosion d'une marmite ; derrière eux, les ruines de la mairie du village.

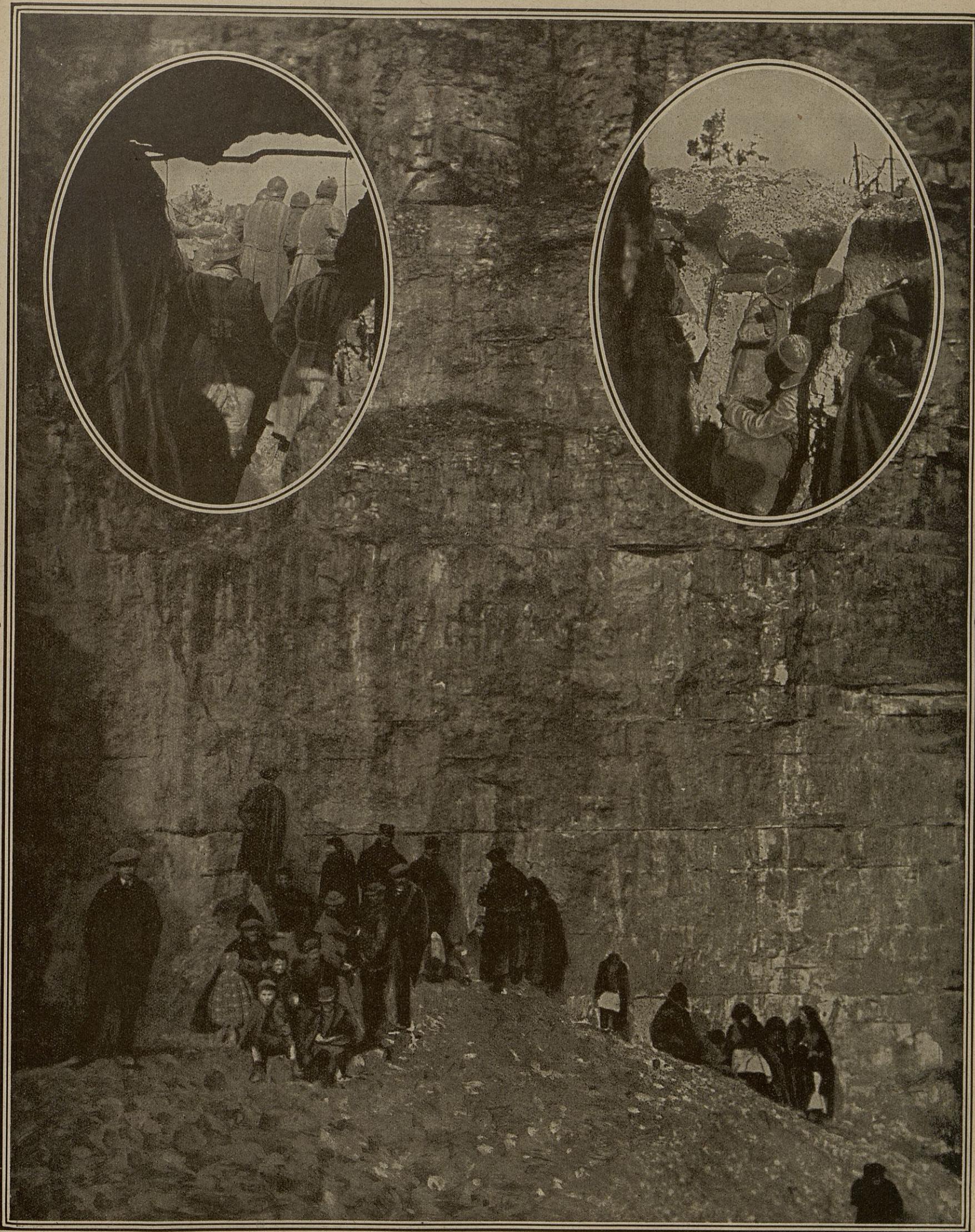
La cloche de l'église d'Hennemont.



La petite église d'Hennemont-en-Woëvre n'a pas échappé à la rage des Allemands ; les guirlandes de fête qui la paraient ont été dispersées par la rafale ; il n'y a plus que des ruines amoncelées ; la cloche brisée ne sonnera plus les deuils et les joies.



## PENDANT LE BOMBARDEMENT DE VERDUN



Pour échapper à l'ouragan de feu qui s'est abattu sur Verdun, une partie des habitants s'étaient réfugiés, en attendant leur évacuation, dans les carrières de Belleville. Les deux médaillons représentent : celui de gauche, un groupe d'observateurs d'artillerie dans une tranchée de première ligne ; celui de droite, des soldats lançant des grenades sur l'ennemi.

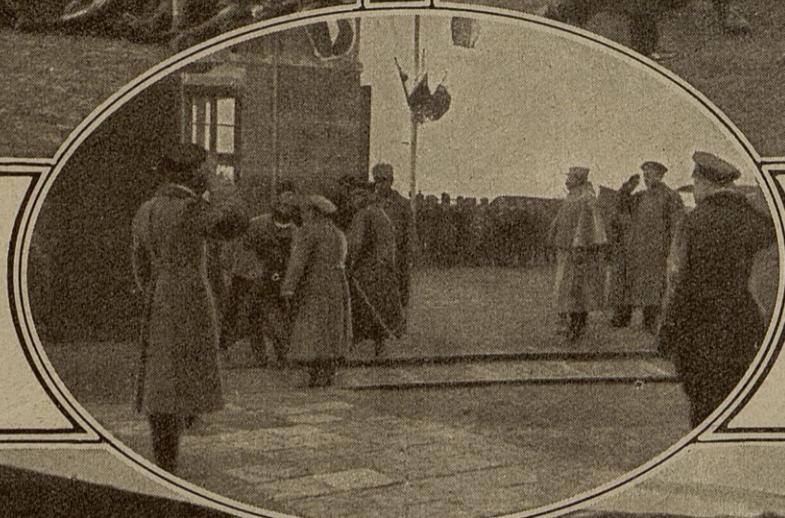
## L'AVIATION EN ORIENT



Le général Pau continue à exécuter en Russie la mission qui lui a été confiée par le gouvernement français. Il vient de visiter le camp d'aviation d'Odessa, où règne une grande activité. Le voici photographié au milieu des aviateurs russes.

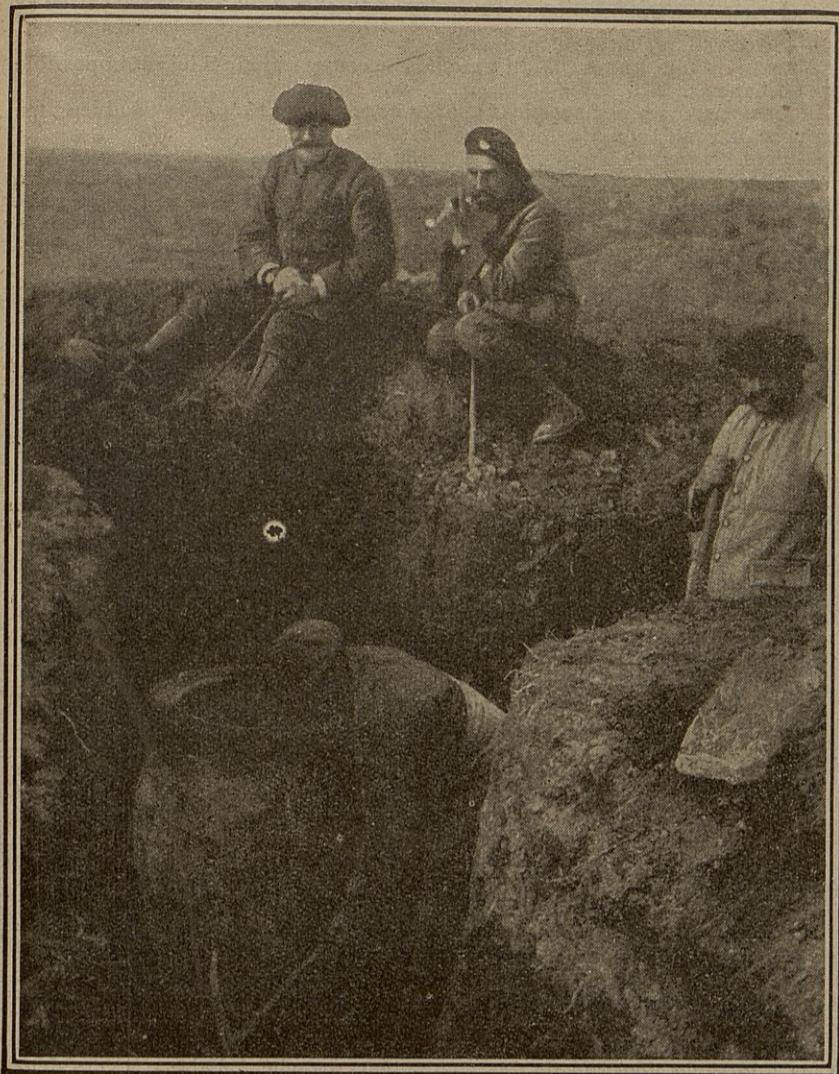


Conduit par l'ingénieur français Descamps, le général Pau visite le camp d'aviation d'Odessa en compagnie de l'attaché militaire italien et du général de Laguiche. — Dans le médaillon, le général arrivant à l'usine de construction des aéroplanes.

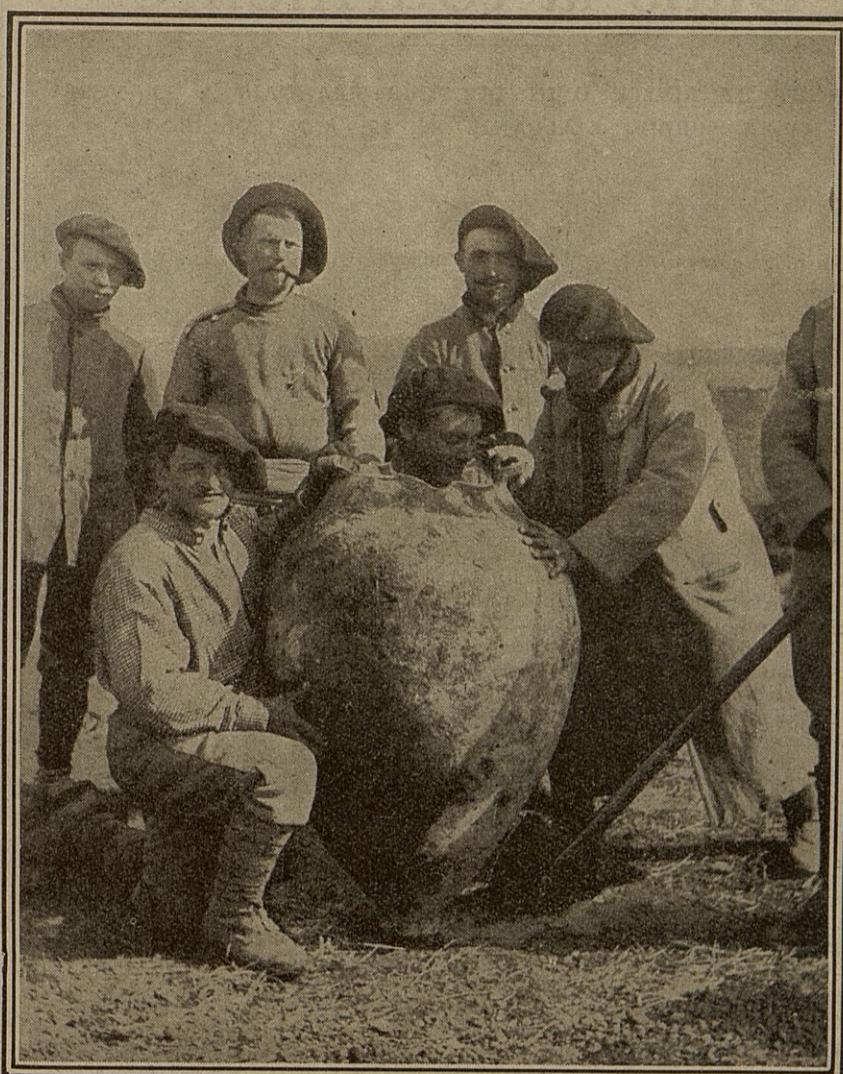


Le lieutenant Mintagu-Yaga et le sergent Fétu photographiés à Salonique, devant l'aviatik qu'ils descendirent le 18 Février 1916 à Karassouli un peu au delà des lignes françaises. On remarquera, dans le fuselage, à gauche de la croix, un trou percé par une balle de mitrailleuse. Le pilote fut blessé et l'observateur tué.

## NOS CHASSEURS ARCHÉOLOGUES



*Avec un soin extrême pour ne point la détériorer, nos chasseurs dégagent l'amphore des terres où elle était enfouie.*



*Remontée au jour, un chasseur s'est introduit à l'intérieur de l'amphore ; depuis, on l'a surnommé « Ali-Baba ».*



*Dans la plaine du Vardar, devant Topchin, nos chasseurs à pied du corps expéditionnaire de Salonique ont découvert, en creusant leurs tranchées, de nombreuses poteries anciennes, des monnaies et des objets d'art ; leur joie est sans égale lorsqu'ils ont été assez heureux pour ramener au jour une belle pièce, comme cette amphore.*

*Phot. Marcel Meys.*

# Dans la tourmente

CARNET DE ROUTE D'UN DOCTEUR FRANÇAIS A TRAVERS  
LA SERBIE, L'ALBANIE ET LE MONTÉNÉGRO

(Suite)

Andriewitsa, 3 décembre.

La neige encombre le sentier que le piétinement ininterrompu des troupes aurait tôt fait de transformer en un torrent de boue, s'il ne faisait un froid si rigoureux...

Oh ! ce froid !... ce froid !...

Si encore il était possible de marcher tout le temps, sans arrêt, peut-être arriverait-on à maintenir, malgré l'abaissement de la température, le sang en circulation...

Mais nous avançons, précédés d'une compagnie de pionniers qui doit creuser dans la glace des manières d'échelons, grâce auxquels il nous est possible de nous hisser sur cette pente, invraisemblablement raide, et que recouvre un verglas épais...

Alors, ce sont des haltes interminables, des haltes durant lesquelles il nous faut piéterner sur place, battre la semelle entre nous, tandis que la tourmente de neige nous flagelle de ses flocons glacés, qui se fichent dans notre chair aussi cruellement que les pointes acérées d'une aiguille...

Nous montons toujours... nous montons sans cesse, jusqu'au mollet dans la neige fraîche qui recouvre la piste en quelques secondes, dans un paysage tout blanc où se dressent, comme de pâles fantômes, des armées de hêtres, dont la tempête secoue les branches surchargées de neige et les brise avec un bruit sec comme une détonation...

Et puis, il n'y a pas que les pionniers dont le travail lent et pénible nous immobilise, des fois pendant une heure ; il y a les chevaux de bât qui s'abattent et qu'il faut débarrasser de leur charge pour leur permettre de se lever ; après quoi, on doit les recharger à nouveau...

Pour ceux dont le pied glisse et qui roulent dans l'abîme dont nous côtoyons la crête, nul arrêt...

A peine si les malheureux qui suivent ont conscience de l'accident, que seul ponctue l'exclamation de colère de ceux qui viennent de perdre toute leur richesse ; et aussi, parfois, un hennissement de douleur que pousse la malheureuse bête s'écrasant au fond du précipice...

Et, à tout prendre, cette fin ne vaut-elle pas mieux pour le misérable animal que toutes les fatigues, toutes les souffrances que lui réserve cet affreux calvaire du Chakor !...

Ah ! les monts Maudits !... les monts Maudits !...

Jamais appellation terrible ne s'est plus justement appliquée.

Et quand je pense que nous avons pu admirer, au milieu de notre ascension, ce pic qui, soudainement, au détour du sentier, venait de nous apparaître, coloré par les feux du soleil, se dressant au-dessus de l'océan des montagnes qui nous environnent comme un pylône d'or...

Ah ! si, à ce moment, nous avions pressenti ce que cette apparition fantastique nous réservait de douloureuses surprises, je crois bien que, tout fervent admirateur que je sois de la nature, je n'aurais pu m'extasier, ainsi que je l'ai fait, sur ce paysage qui devait servir de tombeau à tant d'innocentes victimes.

Nous montons toujours; je peine à voir ma pauvre fille qui chemine en avant de moi, faisant d'inimaginables efforts pour raidir ses muscles, pour les contraindre à se plier à l'effort de sa volonté...

Pas un soupir ne lui échappe, pas une plainte : vaillamment, elle donne à nos compagnies, plus geignantes, peut-être parce que moins résistantes, l'exemple du courage et de la bonne humeur...

Mais moi, qui la connais si sensible au froid, j'imagine ce qu'elle doit souffrir.

Enfin, Mladénowitch, qui nous précède en fourrier, revient en toute hâte pour m'annoncer mystérieusement qu'il nous a découvert un gîte : c'est à quelques trois cents mètres de là, perdue dans la montagne, une petite maison, où nous pourrons très bien faire halte pour passer la nuit...

Il n'est que trois heures, c'est vrai, et l'on pourrait continuer à avancer encore ; mais, à cette époque, le soleil se couche tôt et il nous faudrait peut-être nous résigner à passer la nuit à la belle étoile...

Or, la neige n'a pas cessé de tomber et le froid sera rude.

Mieux vaut profiter de ce toit qui s'offre à nous ; peut-être pareille chance ne s'offrira-t-elle pas plus loin...

La maison, quand nous arrivons, a été déjà envahie par les soldats et force nous est de nous contenter de la grange, si étroite, elle aussi, qu'après avoir dévoré un morceau de pain pour tout souper, il nous est totalement impossible de nous étendre pour reposer un peu nos membres raidis par cette interminable ascension qui dure depuis ce matin, six heures...

Et il est trois heures de l'après-midi !!

Nous devons demeurer assis, épaulés les uns aux autres ; c'est dans cette posture que nous dormons... car la fatigue est telle que le sommeil s'empare quand même de nous...

La chaleur de tous ces corps pressés les uns contre les autres réussit à combattre le froid qui se glisse par toutes les fissures de cette misérable mesure et, à l'aube, nous dormons à poings fermés, quand la voix de Mladénowitch se fait entendre :

— Nicolas !... charge le cheval !

Ma pauvre fille, au réveil, fait une sinistre constatation : il lui est impossible de se rechausser.

Pour délasser un peu ses pieds gonflés et ensanglantés par la pénible étape parcourue la veille, elle a enlevé, hier soir, ses chaussures !...

Malgré les plus douloureux efforts, elle ne peut les remettre...

La placer sur notre cheval serait tout simple, si la pente, le long de laquelle nous devons nous hisser, ne rendait terriblement dangereux de la mettre en selle.

Et puis, elle-même nous fait observer que la pauvre bête, déjà accablée par le poids de notre bagage, bien mince cependant, serait incapable de supporter aucune surcharge...

Il faudrait donc nous répartir par fractions son chargement, combinaison que ma fille déclare ne vouloir accepter à aucun prix...

Elle continue à faire la route à pied, comme tous ses compagnons d'infortune, simplement chaussée de caoutchoucs...

C'est pour moi une véritable souffrance de la voir, pour ainsi dire nu-pieds, pataugeant dans la neige glacée, où elle enfonce jusqu'à la cheville et de laquelle plus rien maintenant ne la protège...

Mais elle va toujours, trouvant la bonne parole qui réconforte ses compagnes moins vaillantes, donnant même à l'occasion le coup de main qui permet de franchir le passage dangereux...

Et nous montons... nous montons...

Au fur et à mesure que le pic que, pour nous donner du courage, nous nous sommes désignés comme but est atteint, un autre se dresse en travers de notre route qu'il nous faut escalader à son tour...

C'est désespérant !... Je me représente ce que devait être le supplice de Sisyphe condamné à hisser sans cesse au sommet d'une montagne un rocher qui, aussitôt la cime atteinte, redescendait à la base...

Ceux qui ont inventé la mythologie étaient gens d'imagination !...

Maintenant, la masse de la colonne qui, hier, grimpait depuis Ipeck, a fondu ; les soldats, ce matin, sont partis avant nous, et leur marche plus rapide leur a fait prendre une avance que nous ne rattraperons pas...

Les autres ascensionnistes se sont éparpillés par groupes, le long du sentier qui serpente à travers la montagne : les uns nous précèdent et nous font envie, petits points noirs qui tachent la neige au-dessus de nos têtes, ayant déjà escaladé les hauteurs vers lesquelles nous nous hissons péniblement...

D'autres, par contre, nous suivent de loin, qui se sont levés plus tard ou qui éprouvent plus de peine à avancer... Les pauvres !...

Combien de ceux-là demeureront-ils dans ce désert de neige !...

Je n'ose y penser et je concentre toute mon angoisse, toutes mes préoccupations sur ma fille qui chemine vaillante devant moi... Je devine, malgré les efforts qu'elle fait pour masquer sa fatigue, qu'elle est à bout, et que si un point propice ne se présente pas pour faire halte, il va lui être impossible d'avancer...

Nicolas nous précède, menant par le mors notre cheval qui glisse à chaque pas et que seule l'énergie de son conducteur arrache à l'abîme ! Vers deux heures, il nous crie qu'il aperçoit des toits au milieu de la neige....

Mladénowitch part en avant, aussi vite que possible, et revient bientôt en nous invitant à hâter le pas pour éviter que ne se renouvelle ce qui s'est passé la veille et que la chambre louée par lui ne se trouve, à notre arrivée, déjà envahie...

Nous faisons un effort, nous nous glissons à travers les groupes que nous dépassons et nous parvenons, bons premiers, au gîte que notre agile compagnon nous a découvert...

C'est une misérable cabane de cultivateurs montagnards, mais qui, en l'espèce, revêt à mes yeux toutes les splendeurs d'un palais princier.

Les propriétaires, de vrais sauvages, alléchés par les vingt-cinq francs que Mladénowitch leur a remis pour que nous ayons le droit de nous étendre au sec dans une manière de grenier, nous font un souriant accueil : ils vont même jusqu'à nous offrir quelques pommes de terre dans lesquelles nous croquons avec délices !...

Depuis notre départ d'Ipeck, c'est le premier aliment chaud qu'il nous est donné de déguster : c'est dire avec quelle voracité nous le dévorons, non sans examiner curieusement ces étranges spécimens de la race albanaise, avec leurs singuliers accoutrements.

Les femmes surtout déconcertent le regard, vêtues de courts jupons de tapisserie et les jambes haut guêtrées de fourreaux également en tapisserie...

De vraies sauvages ! dont les cris d'appel à travers la montagne, durant la nuit, me réveillent à plusieurs reprises et m'impressionnent désagréablement...

On dirait des cris d'orfraie, l'oiseau qui porte malheur !...

A peine sommes-nous installés qu'arrivent les retardataires dont le flot envahit la pièce dans laquelle nous sommes installés avec un confortable tout relatif, mais qui nous paraît encore supérieur quand, à travers les fenêtres, nous apercevons plus de huit cents malheureux campés dans la neige où ils devront passer la nuit autour de maigres feux qu'ils ont réussi à allumer, malgré la tourmente qui fait rage...

Et, le lendemain, il fait encore nuit que nous partons déjà ! Il s'agit de cou-



vrir aujourd'hui la partie la plus difficile — on n'ose dire dangereuse — du voyage et il est bon de prendre de l'avance...

Oh ! ce départ dans l'obscurité que seule combat — combien peu — la « pâle clarté qui tombe des étoiles ».

Et les difficultés du chargement sur un cheval épuisé déjà et que l'on n'a, depuis le départ, alimenté qu'imparfaitement...

On a bien emporté d'Ipeck quelque peu d'avoine et de fourrage, mais en petite quantité, contraints que nous étions de ne pas trop surcharger la malheureuse bête sur le dos de laquelle s'entassent nos valises et nos couvertures...

Et puis nous pensions qu'en cours de route il nous serait loisible de trouver à chaque étape ce qui lui est nécessaire...

Illusion imposée trop légèrement par les circonstances et dont il pâtit cruellement !

C'est un ventre à peu près vide que Nicolas doit sangler et, dame ! la faim — ce qui est trop naturel — fait regimber un peu la bête !...

Ce que voyant, je me demande non sans inquiétude comment il va pouvoir fournir la rude étape qui nous attend...

Enfin nous partons ; le froid est terrible et le ciel d'une pureté admirable...

Nous montons comme la veille, plus abruptement encore, je crois.

A notre côté, presque à pic, se creuse de plus en plus le lit du torrent que nous côtoyons depuis Ipeck, et dont le grondement sinistre ne nous a pas abandonnés pendant ces deux jours, un grondement qui exerce sur nous comme une attirance affreuse...

Heureusement encore que ni l'un ni l'autre de nous n'est sujet au vertige !... Autrement !...

Soudain, ma fille qui chemine en tête pousse un cri et s'arrête, comme stupéfiée ; nous la rejoignons et, comme elle, faisons halte...

Là, sur le bord de la piste, à moitié ensevelis sous la neige, des cadavres tout blancs, comme le blanc linceul qui les recouvre déjà, des cadavres de pauvres gens partis, comme nous, l'avant-veille, pleins de vaillance et d'espérance, et que la faim, le froid ont terrassés là !...

Nous détournons la tête, et, sans une parole échangée, nous reprenons notre route....

Un peu d'égoïsme commence à nous venir... ou plutôt, c'est moins de l'égoïsme pour le sort des autres que de l'indifférence pour le nôtre propre...

*Hodie tibi*, dit le latin, *cras mihi*... Eux aujourd'hui !... Nous demain !...

Et nous continuons de monter, rencontrant maintenant à chaque pas des corps humains étendus, agonisant sans qu'il nous soit possible, hélas ! de rien faire pour les arracher à la mort qui déjà les a saisis...

Si ce n'était encore qu'une question de nourriture, nous partagerions notre pain avec eux, quitte peut-être nous-mêmes à souffrir bientôt de la faim...

Mais non ! plus que la faim, c'est la fatigue, c'est le froid surtout qui ont eu raison de leur volonté de vivre...

Et là contre, nous sommes impuissants : quand bien même, il nous serait possible de les transporter à bras de l'autre côté des montagnes qu'il nous va falloir escalader, comment les protéger contre ce froid qui les a transpercés jusqu'aux moelles ?...

Ils seraient morts avant d'avoir atteint la cime du Chakor...

Le long cortège se disloque, s'égrène au fur et à mesure que l'on approche du sommet : la fatigue, le froid engourdissent les membres qui se traînent misérablement.

Nous, entraînés par ma fille qui marche en tête, nous montons, montons toujours, rageusement, les dents serrées, résolus à atteindre la cime quand même.

Qu'importe les chutes ?... Qu'importe les glissades et les meurtrissures et les défaillances ?...

Il faut monter... monter sans cesse : le col est là, nous le touchons presque de la main !... et il faut... il faut que nous y atteignions avant la nuit.

Enfin ! nous y sommes !... Je regarde ma montre : il est deux heures !... En voici huit que, sans arrêt, nous nous hissons le long de cette pente glacée...

C'est là le point culminant de notre exode : deux mille quatre cents mètres !

Nos compagnons sont demeurés en arrière !... Nous sommes seuls, mon petit groupe et moi, seuls au milieu de cette solitude effrayante ; à nos pieds, un océan de montagnes soulève ses vagues monstrueuses, hautes de plusieurs centaines de mètres, creusant des gouffres terrifiants desquels montent des grondements ininterrompus...

Aux flancs des montagnes s'accrochent des torrents que le froid a figés dans leur course et qui donnent l'impression de stalactites titaniques...

Et, pesant sur cette nature chaotique, un silence de plomb, un silence de mort qui enveloppe tout le paysage comme d'un suaire terrible...

A peine osons-nous nous remettre en route, tellement ce paysage d'horreur sublime nous étreint la poitrine...

Nous marchons, côtoyant l'abîme au fond duquel, à quinze cents mètres, des eaux rugissent, tumultueuses.

La piste est tellement étroite qu'il nous faut faire des prodiges pour conserver notre équilibre ; par instants, ma fille qui ferme les yeux, me saisit la main et je l'entraîne à ma suite, les paupières closes, par crainte du vertige...

Mladénowitch conduit notre cheval et Nicolas celui de l'infirmière, M<sup>me</sup> W., qui n'en peut plus...

Même, à un certain moment, elle perd courage et s'affaisse dans la neige.

— Je veux mourir ici, murmure-t-elle...

Et seule, livrée à elle-même, elle n'aurait pas l'énergie de sauver sa vie...

Mais ma fille lui saisit les mains, la réconforte, lui fait honte, lui montrant le salut tout proche : pour le gagner, il ne faut qu'un peu d'énergie.

Cette énergie, il la lui faut !... Elle l'aura...

Et elle l'entraîne, négligeant sa propre émotion, ses propres défaillances pour ne songer qu'à la camarade qui défaillie.

Nous marchons... nous marchons... sans bien savoir où nous allons !...

Je crains que nous nous soyons égarés : là-bas, au point culminant du col, deux pistes s'offraient à nous et je me demande si nous avons pris la bonne !...

Au loin, dans l'un des cirques qu'il nous faudra contourner en quittant ce plateau maudit, j'aperçois des points noirs qui s'égrènent sur la blancheur immaculée de la neige...

Ce sont les soldats qui ont passé le col avant nous ; ils cheminent dans une autre direction que celle dans laquelle nous marchons...

Nous sommes égarés !... Maintenant j'en suis certain.

J'arrête mes compagnons et je les mets au courant — dans des circonstances aussi tragiques, je n'ai pas le droit de leur rien cacher — et nous tenons une espèce de conseil de guerre...

La nuit ne va pas tarder à envahir les sommets : il faut que nous prenions

une décision : ou bien revenir sur nos pas... ou tenter de rejoindre la bonne route en coupant à travers la montagne...

C'est ce dernier plan que nous adoptons à l'unanimité, et nous voilà partis au hasard, nous guidant sur les points noirs qui s'agitent au loin.

Par instants, nous nous mettons sur le dos et nous laissons glisser sur les pentes de neige glacée pour rejoindre plus rapidement des sentes que nous croyons découvrir au-dessous de nous...

Enfin, Mladénowitch qui chemine en tête, s'écrie :

— La route !... C'est la route !...

Il est arrêté et nous le rejoignons, redoutant qu'il ne fasse erreur...



Non, il a raison : c'est bien la route que nous avons retrouvée.

Si nous hésitions, il nous suffirait de voir les corps étendus de chaque côté : corps de soldats, de femmes, d'enfants !

Ces sinistres jalons fixent nos doutes... c'est bien ici qu'ont passé les infirmes qui nous précèdent, semant derrière eux ces épaves humaines, et tristement impressionnés, nous poursuivons notre chemin...

Maintenant, il s'agit de descendre et ce n'est pas la partie la moins dure de notre tâche...

Sur cette piste glacée, nous patinons et il nous est impossible de faire un pas sans nous être assurés de l'emplacement du pied que nous allons avancer.

Il nous faut, dans certains endroits, creuser au milieu de la glace, avec des couteaux, des entailles où appuyer nos talons ; sans compter que la neige qui s'est accumulée sous nos chaussures y forme des espèces de semelles de glace qui rendent la marche difficile, presque impossible...

Et nous nous rendons compte que la moindre glissade serait mortelle !

Le sentier suit exactement la crête du ravin où déjà tant de malheureux se sont laissés glisser...

Et s'il n'y avait que nous...

Mais il y a aussi les chevaux, les chevaux qu'il faut contraindre à une gymnastique insensée, qui renâclent à chaque pas, le poil hérissé de peur, l'oreille emplie avec épouvante du grondement interrompu du torrent et qui, par moments, s'arc-boutent sur leurs quatre pieds, de toute la force de leurs pauvres jarrets épuisés, contre le vertige de cette muraille de glace dont la pente les attire vers la mort.

Alors, comme il nous faut avancer quand même, tandis que Mladénowitch soutient une des bêtes par la bride, Nicolas l'empoigne par la queue, la retenant ainsi presque suspendue au-dessus du vide, et le cheval, ayant conscience d'un point d'appui, se hasarde à mettre enfin un pied devant l'autre...

Le mauvais pas franchi par la monture de M<sup>me</sup> W., on recommence ce manège pour notre bête de bât, manège dangereux, car, à tous moments, les deux hommes peuvent être entraînés dans l'abîme que nous côtoyons. Il suffit pour cela d'un mouvement brusque du cheval, manquant d'équilibre, d'un geste de peur..., que sais-je ?...

Je me rends compte du danger et je demeure à l'arrière, suivant la manœuvre avec une angoisse que l'on comprendra...

Enfin, nous atteignons Véika, petite agglomération de huttes misérables accrochée au flanc de la montagne et que l'on nous avait donnée comme village important où nous pourrions nous refaire de nos fatigues.

C'est à grand peine que Mladénowitch peut obtenir d'un des habitants la permission de passer la nuit dans une pauvre hutte dont les cloisons, crevées de lézardes, laissent pénétrer de tous côtés un vent qui siffle et nous glace jusqu'aux os...

Et, comme si ce n'était pas suffisant de payer d'un prix exorbitant l'abri d'un semblable taudis, les propriétaires viennent faire, au cours de la nuit, des rondes pour bien s'assurer que la cabane n'abrite pas plus de voyageurs qu'il n'a été convenu...

L'hospitalité albanaise !... Quel souvenir !...

Et le lendemain, après une nuit passée, pour ainsi dire, sans sommeil, nous partons avant le lever du jour...

Nicolas prétend avoir entendu le grondement du canon, indice que les Autrichiens avancent, et nous avons hâte d'atteindre Andriewitzia !...

Oh ! ce nom, avec quelle anxiété l'aurons-nous prononcé, pendant cette épouvantable odyssée, non seulement nous, mais aussi tous les misérables fuyards rencontrés en cours de route...

Avec quelle assurance les trompais-je !... Que n'inventais-je pas pour leur donner du courage !

Andriewitzia !... Mais on apercevrait les toits de la ville au bout d'une petite heure... au sommet de ce col là-bas... sitôt ce cirque traversé... au tournant de cette montagne... Que sais-je encore ?...

(A suivre.)

## AUX ENVIRONS DE LA FERME DE NAVARIN



*Dans cette terre de Champagne toute blanche par la craie, des soldats enfoncent des piquets destinés à soutenir les fils de fer barbelés. Les maillets frappent en cadence, l'un après l'autre, et ce rythme, si ténu dans le concert formidable des canons, est l'expression même de la tranquillité d'âme des vaillants qui font face à l'ennemi.*



*Des soldats d'infanterie coloniale ont apporté sur leur dos à proximité du terrain où se livre le combat des mitrailleuses et les caisses qui contiennent les bandes de cartouches ; là, tout ce matériel est chargé sur des mulets et va être conduit aux abords des tranchées de première ligne où se fait l'énorme consommation de munitions.*

## GRAND CONSEIL DE GUERRE DES ALLIÉS



Le général Joffre s'entretient avec le général anglais sir Douglas Haig.



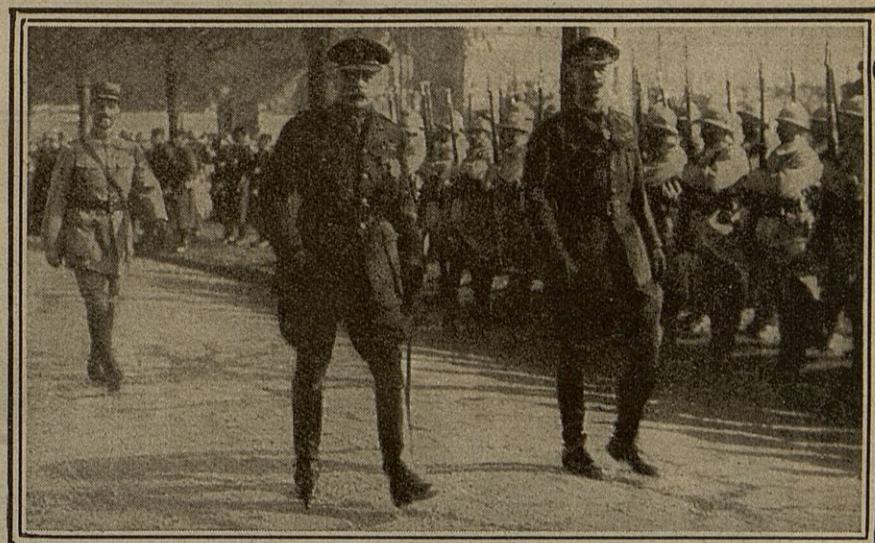
Le général belge Wielemans et le colonel serbe Pechitch.



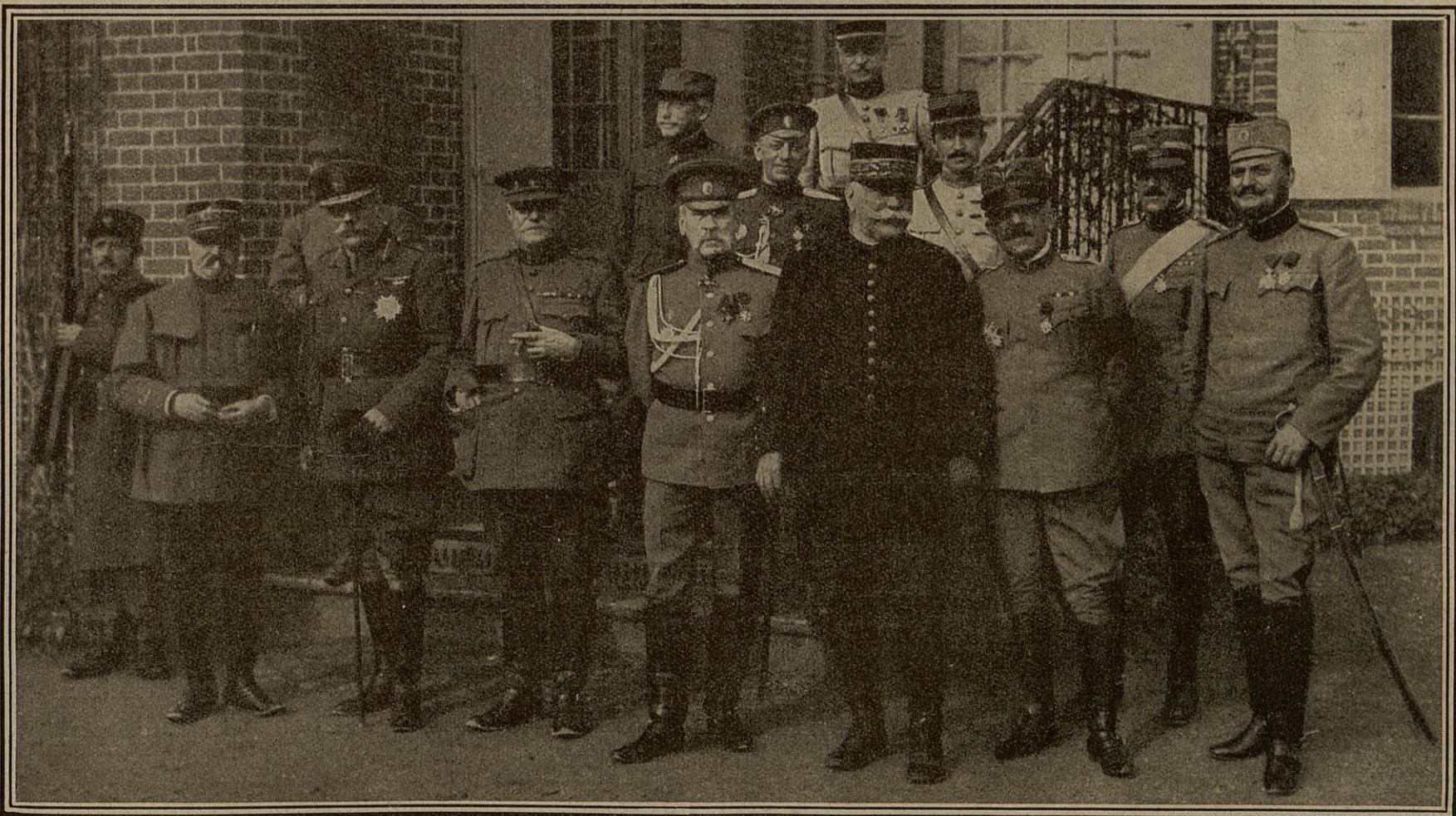
Le général russe Gilinsky arrivant au quartier général.



Le général Porro, représentant l'armée italienne.



Le général Douglas Haig et le général Robertson, chef d'état-major



Le grand conseil de guerre des Alliés a tenu plusieurs séances au grand quartier général français. Voici, entourant le général Joffre, de gauche à droite : le général de Castelnau ; le général Douglas Haig, commandant en chef de l'armée anglaise ; le général Wielemans, chef d'état-major de l'armée belge ; le général Gilinsky, représentant l'armée russe ; le général Porro, chef d'état-major de l'armée italienne, et le colonel Pechitch, de l'armée serbe.

## AVEC NOS ALLIÉS RUSSES



*A gauche, enveloppé dans son manteau, le général Kourpatkine, le nouveau commandant en chef des armées russes du Nord.*



*Le tsar Nicolas II à cheval au milieu du régiment d'élite dont les soldats ont tous la croix de Saint-Georges.*



*Le tsar, après avoir passé le régiment en revue, s'entretient avec les officiers des chevaliers de Saint-Georges.*



*Le général Evert, commandant en chef des armées russes du Centre.*



*Le tsar au milieu du régiment des chevaliers de Saint-Georges.*

# L'HEURE SACRÉE

PAR  
ELY-MONTCLERC

## CHAPITRE QUATRIÈME

### AMOUR ET... DÉCEPTION

(Suite)

Hochant soucieusement la tête, M. Sénéchal répliqua :

— La guerre est loin d'être finie, Colette; tu en retrouveras d'autres, malheureusement. Guéris-toi, et je te laisserai reprendre ta tâche sacrée. Nous n'aurons jamais trop de dévouements pour s'empêtrer autour de nos pauvres chers soldats! et la France ne leur témoignera jamais assez de gratitude.

— Pourvu qu'elle n'oublie pas trop vite... après la victoire, soupira Colette, dont les beaux yeux se remplissaient de larmes. Il y a déjà des gens, des égoïstes, des repus, qui trouvent que cette période de solidarité dure trop longtemps. Tiens, je me suis presque disputée tantôt avec une visiteuse. On parlait des mutilés, des malades, de ceux qui ont dans les tranchées contracté de graves affections, et je disais qu'il fallait les mettre pour toujours à l'abri de la misère.

— Sais-tu, papa, ce qu'elle a répondu? « Il y en a tant, mademoiselle, » on ne peut s'occuper de tous. » J'étais furieuse, je lui ai crié :

— Lorsqu'il s'est agi de les prendre pour les envoyer au feu, on n'a pas trouvé qu'il y en eût de trop! Sans eux, sans leur courage tenace, les Boches nous auraient submergés!

— Ah! tais-toi, ma fille, je n'en entends que trop de ces réflexions égoïstes. Mais le pays ne sera pas ingrat envers ses fils, j'espère, ou bien alors...

Comme la malade s'animait et que ses pommettes s'enflévaient d'une mauvaise rougeur, M<sup>e</sup> Sénéchal pria son mari de clore la discussion.

— Qui veux-tu avec toi, ma chérie? ajouta-t-elle. Préfères-tu que ta tante?

— J'accompagnerais volontiers Colette, objecta tantine Clémence, mais qui s'occupera de mes filleuls? Il vaut mieux que tu te dévoues, Jeanne; ici, auprès de mon frère, je te remplacerai de mon mieux.

— C'est cela, dit Colette avec un sourire moqueur. Tu comprends, mère, que personne ne peut remplacer tantine auprès de ses poils. Les colis, passe encore, mais la correspondance! la chère correspondance, les trésors d'affection qu'elle déverse sur le papier!... Je l'ai prévenue; quelque jour, l'un d'eux s'enflammera et la demandera en mariage!

Pauvre tante Clémence! Elle dut subir un déluge de moqueries sous le fardeau desquelles sa robuste nature ploya. Le rouge de la confusion aux joues, ses boucles de travers, elle quitta la place.

— S'ils savaient toute la vérité, murmura-t-elle, c'est alors que les brocards pleuvraient. Mais ils ne la savent pas et, s'il plaît à Dieu, ils ne la sauront jamais!

Quarante-huit heures plus tard, M<sup>e</sup> Sénéchal et sa fille s'embarquaient pour la Suisse. Presque au même moment, Jean Sénéchal obtenait une permission de six jours qui coïncidait avec celle du caporal Lavaine.

Les deux amis partirent ensemble.

Ils se séparèrent à la gare du Nord, après quatorze heures d'un voyage plus exténuant que le service des tranchées. Ni Georges Lavaine ni Jean Sénéchal n'avaient averti chez eux de leur arrivée; pour cette raison, que leur tour de permission s'était trouvé avancé à l'improviste, qu'ils avaient été prévenus à la dernière minute et n'avaient pris que le temps de faire leur baluchon.

En route, inutile d'essayer d'envoyer un télégramme qui fut parvenu après eux.

Bah! avait résumé Jean, tandis que le train cheminait avec une sage mais énervante lenteur, la surprise n'en sera que plus agréable. Je vais tomber à la maison comme un aérolithe. En feront-ils des oh! et des ah! D'avance, je me réjouis de leur stupeur heureuse.

Pour moi, il n'en est pas de même, car je vais trouver notre petit logement vide, mais, aussitôt après

m'être nettoyé, je filerai à Saint-Cloud trouver ma frangine et j'espère bien que son patron consentira à lui accorder un petit congé.

— Ça ne se discute pas, sais que je compte sur toi pour venir déjeuner ou dîner chez nous. Les deux me feraient plus de plaisir. Mes parents seront ravis de te connaître.

— J'irai... lorsque tu m'auras fait l'amitié de monter, d'abord, rue des Abbesses où je perche, et que je t'aurai présenté à Henriette. Ça va-t-il?...

— Si ça va? Mais tout l'honneur est pour moi! D'après ce que tu m'en as dit, j'ai hâte de connaître ta sœur. Je sais déjà que c'est une intelligence remarquable, un cœur exquis... Je devine, bien que tu sois discret sur le chapitre, qu'elle doit être jolie.

— Pas mal, pas mal! Une Parisienne, du chic, gentille... Mais, je suis son frangin, j'ai peut-être trop d'indulgence. Tu jugeras par toi-même. En tout cas, c'est une bonne petite que j'aime de tout mon cœur.

Devant la gare du Nord, tandis que s'écoulait le flot bleu horizon des permissionnaires, Jean Sénéchal héla un taxi.

— Cela ne me dérange pas de te jeter à ta porte, monte donc, mon vieux, proposa-t-il à Lavaine.

Chemin faisant, les deux amis prirent rendez-vous pour le lendemain matin. Jean déclara qu'il voulait apporter son appoint au déjeuner. Ce serait charmant

Les soins de toilette, un peu de flânerie firent passer la matinée. Obéissant à ses ordres, les gens s'étaient bien gardés de téléphoner à l'usine. Puisque aussi bien personne n'attendait le jeune soldat, il voulait faire une surprise complète. Quand son père, quand tantine rentreraient... on allait voir ce qu'on allait voir!

Tante Clémence parut la première, plus affairée qu'une abeille, le chapeau de travers, la perruque aussi un peu, ses fortes joues recouvertes d'un incarnat naturel qui n'ajoutait pas à ses charmes... absents. Dans le taxi-auto qui la ramenait, s'accumulaient des provisions de toute espèce, que deux domestiques se mirent en devoir de décharger, tandis que la marraine aux soixante-cinq poils gravissaient le perron quatre à quatre, ayant pour habitude de tout faire avec précipitation.

Le hall de l'hôtel Sénéchal était vaste, éclairé par une verrière multicolore qui laissait tomber du toit un jour de cathédrale. Des plantes vertes, des armures, des tapisseries, des cathédrales de chêne luisant, aux sculptures délicates, complétaient le décor.

La sœur de M. Sénéchal se précipita vers l'escalier, mais, au moment où elle posait le pied sur la première marche, deux bras énergiques la saisirent et une voix jeune et rieuse cria :

— On ne passe pas! On embrasse d'abord!

Jean! toi? Où! mon cheri! mon cheri! Laisse-moi te regarder. Comme tu es drôle, avec ces vêtements trop larges! cette capote passée, ce képi trop petit qui fait ressortir tes joues rondes et roses comme celles d'un bébé!

— Tu es... ridicule... Non, tu es beau, tu es charmant, tu es admirable! C'est ton père qui va être heureux! Quel dommage! ta sœur et ta maman sont parties, juste hier soir! Il le fallait, mon pauvre cheri, il le fallait absolument, Colette était à bout de forces, elle marchait à grands pas vers la consommation... Tu penses qu'il n'a pas été possible d'hésiter. Mais vont-elles avoir du chagrin de ne pas profiter de ta venue inopinée!

— Ce sera pour ma seconde permission, tantine. Moi aussi, sur le moment, j'ai eu de la peine... Que veux-tu? Il faut se résigner devant l'inévitable. Depuis que je suis soldat, j'ai l'habitude de la discipline, j'accepte plus volontiers...

— Ça te change, hein, mon petit? Toi qui étais si autoritaire et ne voulais jamais obéir.

— Pour sûr, tantine! Tu auras une perfection de neveu, s'il revient de la guerre.

— S'il revient? Veux-tu pas! C'est affreux de parler de la sorte! Nous prions tant pour toi...

— Tantine, je suis permissionnaire, j'ai l'intention de passer mes six jours le plus gaîment possible. En conséquence, veux-tu?... pas d'attendrissement, ça déprime!

M<sup>me</sup> Sénéchal avait, au milieu de ses embrassades et de ses effusions, entraîné son neveu dans le fumoir. Assis côté à côté sur un vaste canapé de maroquin, ils ponctuaient leur conversation de baisers, d'étreintes affectueuses. Un bras passé autour du cou de Jean, tantine l'attirait sur

son sein majestueux, et, si tendre, si caressant, redévenu l'enfant gâté, le petit dieu, s'y blottissait avec délices.

— Soit! convint l'excellente personne, ne nous attendrissons pas. Je serai donc virile et brave à souhait. Raconte-moi ta vie... Est-ce que ton oncle Cayla est gentil? Il t'exempte de corvées autant qu'il peut, j'espère?

— Merci bien! tu ne le connais donc pas? Il s'occupe de son neveu en dehors du service; mais, dans le service, je ne suis ni plus ni moins qu'un simple poilu de seconde classe. Et... je l'approuve; la guerre, vois-tu, tantine, nous donne une fière leçon d'égalité.

— Je te crois! Alors dis, que fais-tu?... Les Boches?

— Ce sera suffisant de raconter des histoires de tranchées tout à l'heure, lorsque papa sera ici. Je voudrais bien oublier un peu la guerre, tu sais! Je la fais, ça suffit.

— Quand es-tu parti?

— Hier soir, ma tantine, dans un train bondé; nous étions empilés comme des harengs saurs. On a ri, on a chanté tout de même, je t'en réponds. Du reste, Lavaine et moi nous avions des coins.

— Lavaine? répéta tantine en tressaillant.

— Eh oui! un charmant garçon dont j'ai fait mon ami intime: le caporal Georges Lavaine. C'en fut une, je t'assure, d'avoir notre permission ensemble!

(A suivre.)





## Le Billet de 10 francs

La Banque de France vient de décider l'émission de billets de 10 francs. Ces coupures dont nous donnons ici le « fac-simile », recto et verso, seront mises en circulation au mois de mai prochain. Cette nouvelle amélioration rendra de grands services au commerce et sera bien accueillie du public.



## SUR LE FRONT ORIENTAL

Les Russes poursuivent sans répit les débris de l'armée turque chassée d'Erzeroum ; leurs colonnes se sont avancées vers Trébizond qui, à la date du 15 mars, était encerclée. De nouveaux prisonniers, des canons, un drapeau sont tombés aux mains de nos alliés.

En Perse, les Russes progressent vers la frontière de la Mésopotamie ; ils ont occupé le 12 mars la ville de Korind, dans la direction de Bagdad, dont 160 kilomètres environ la séparent. L'armée qui a enlevé Bitlis a continué sa marche vers le Sud ayant pour objectif la ville de Mossoul. Ces actions convergentes mettront les Turcs qui sont aux prises avec les Anglais en Mésopotamie dans une fâcheuse posture.

Sur le front de Russie, l'activité grandit tous les jours ; la saison n'est pas encore avancée pour permettre les opérations de grande envergure ; toutefois, nos alliés ne laissent guère de répit à l'ennemi.

Une colonne allemande qui marchait dans la région du flanc droit des positions de Dvinsk fut dispersée le 11 mars par le feu de l'artillerie lourde russe. D'ailleurs, la lutte d'artillerie est incessante dans tout ce secteur ; nos alliés, par leur feu continu et efficace, prouvent qu'ils sont abondamment pourvus de munitions. Au sud du lac Babit, dans le secteur de Riga, une troupe lettone s'est jetée sur les tranchées allemandes et, après avoir passé à la baïonnette les occupants, est rentrée heureusement dans ses lignes.

En Galicie, les grands combats n'ont pas encore repris : on signale seulement des tirs d'artillerie. Quelques rencontres heureuses ont permis aux Russes



L'AMIRAL VON CAPELLE  
Le nouveau chef de la flotte allemande

de faire des prisonniers et d'occuper le village de Latatcho, sur le Dniester.

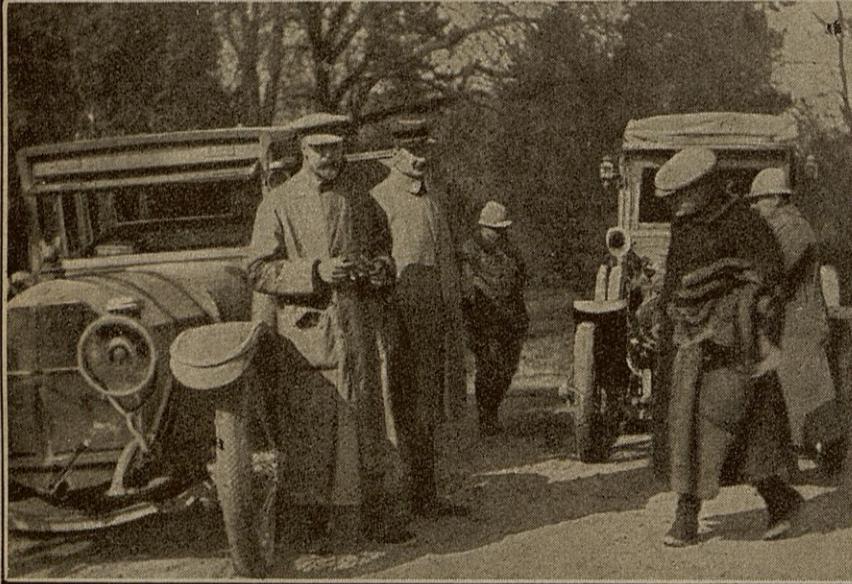
Sur la mer Noire, le 9 mars, deux torpilleurs russes en reconnaissance dans les parages de Varna ont été attaqués par des sous-marins ennemis ; le torpilleur *Lieutenant-Poustchine* a sauté ; une partie de son équipage a été sauvée par l'autre torpilleur. Quelques jours après, la flotte russe bombardait de nouveau le port et les établissements militaires de Varna.

Dans les Balkans, la situation est sans changement ; les Autrichiens s'avancent vers Vallona, mais très lentement ; les Italiens ont puissamment fortifié la ville ; ils travaillent sans répit aux tranchées sur les collines du nord-est.

A Salonique, aucun fait intéressant ne s'est produit. Des contingents serbes, complètement reposés, équipés et armés, arrivent chaque jour pour renforcer le corps expéditionnaire : ils sont pleins d'enthousiasme et ne demandent qu'à livrer bataille pour délivrer leur pays du joug ennemi et pour se venger de la trahison bulgare dont ils ont été victimes. On a constaté une certaine activité aux avant-postes ennemis entre Gievigli et Doiran ; des patrouilles se sont rencontrées avec les nôtres qui ont eu le dessus ; ce sont là de légères escarmouches qui ne font pas encore prévoir d'actions plus importantes.

Entre Samos et la côte, un aéroplane allemand, venant de la côte asiatique, a lancé trois bombes sur des patrouilleurs anglais ; il n'y a eu aucun dégât.

Le prince Alexandre de Serbie a reçu à son passage à Rome un accueil enthousiaste des autorités et de la population ; à l'arrivée du prince au Quirinal, où il a été reçu par la reine Hélène, toutes les fenêtres du palais étaient remplies de soldats blessés umissant leurs applaudissements à ceux de la foule.



Lord Northcliffe (à droite) à son arrivée à Verdun. Pendant son séjour sur le front, il a écrit de vibrants articles dans le « Times » et le « Daily Mail », dont il est propriétaire.



Une exposition vient de s'ouvrir à l'Hôtel central des Téléphones ; elle réunit les lots offerts à la Tombola des Orphelins de la Guerre par les employées des P. T. T.

## Le " Pays de France " vient de publier trois numéros sur les faits rétrospectifs de la guerre

A la demande de ses lecteurs, le PAYS DE FRANCE vient d'édition des numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS, relatant, avec de nombreuses illustrations, les faits de guerre compris entre la mobilisation et le mois de novembre, date à laquelle a paru le premier numéro du PAYS DE FRANCE ayant trait à la guerre. Avec ces trois numéros se trouve donc complétée la collection des vues de la guerre publiées par le PAYS DE FRANCE.

Ces numéros 1 BIS, 2 BIS et 3 BIS sont dès maintenant mis en vente au prix de 0 fr. 25 l'exemplaire dans tous les kiosques et librairies, où il suffit de les réclamer, ou bien à l'administration du PAYS DE FRANCE, 2, 4, 6, boulevard Poissonnière, qui les enverra franco contre 0 fr. 85 en timbres-poste.

## LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs

au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs, attribuée au fascicule n° 74, a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru au bas de la page 7 de ce fascicule et intitulé " Les Allemands capturés devant Verdun ".

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

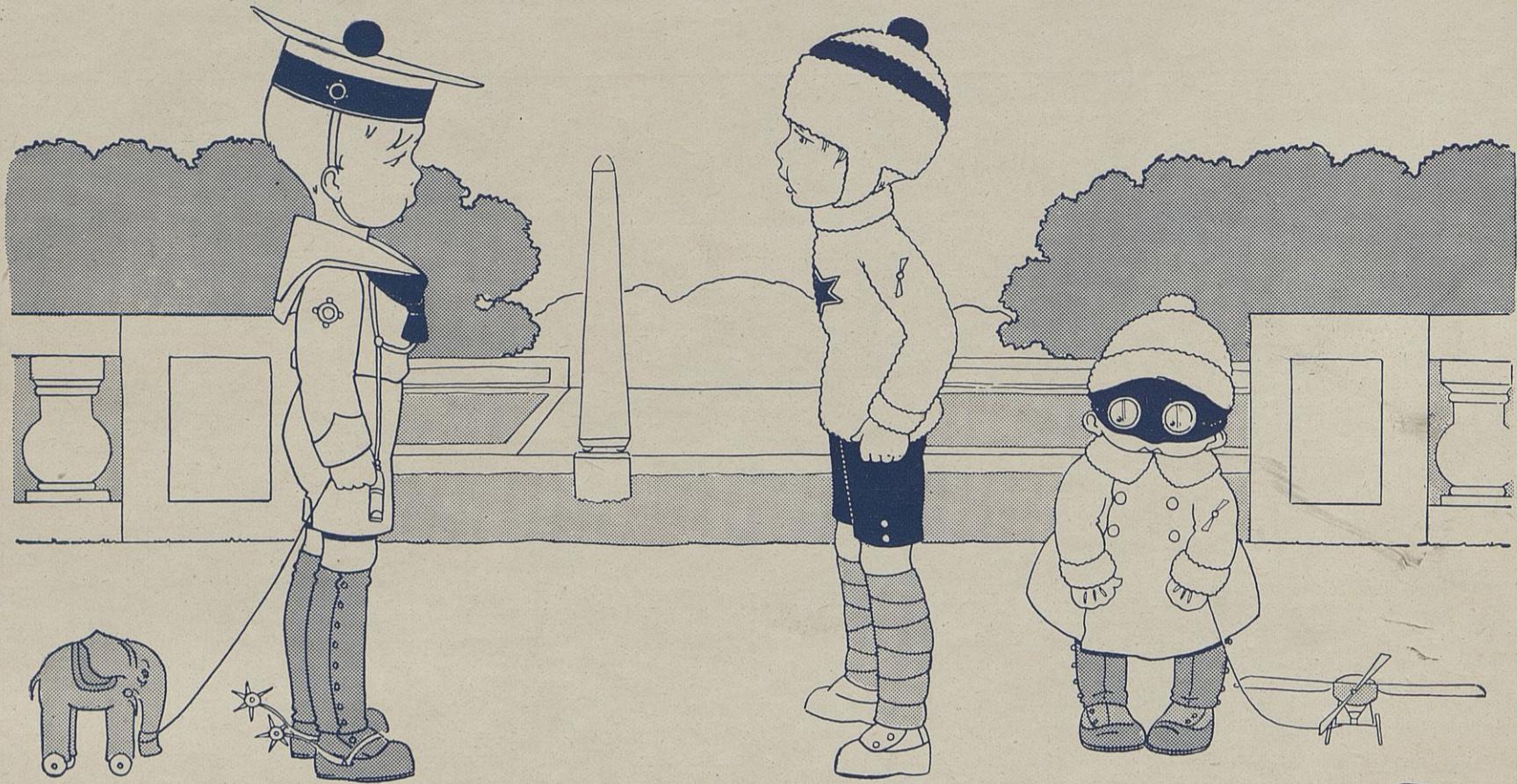
## LA GUERRE EUROPÉENNE DE 1914-1915-1916



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)

ODESSA

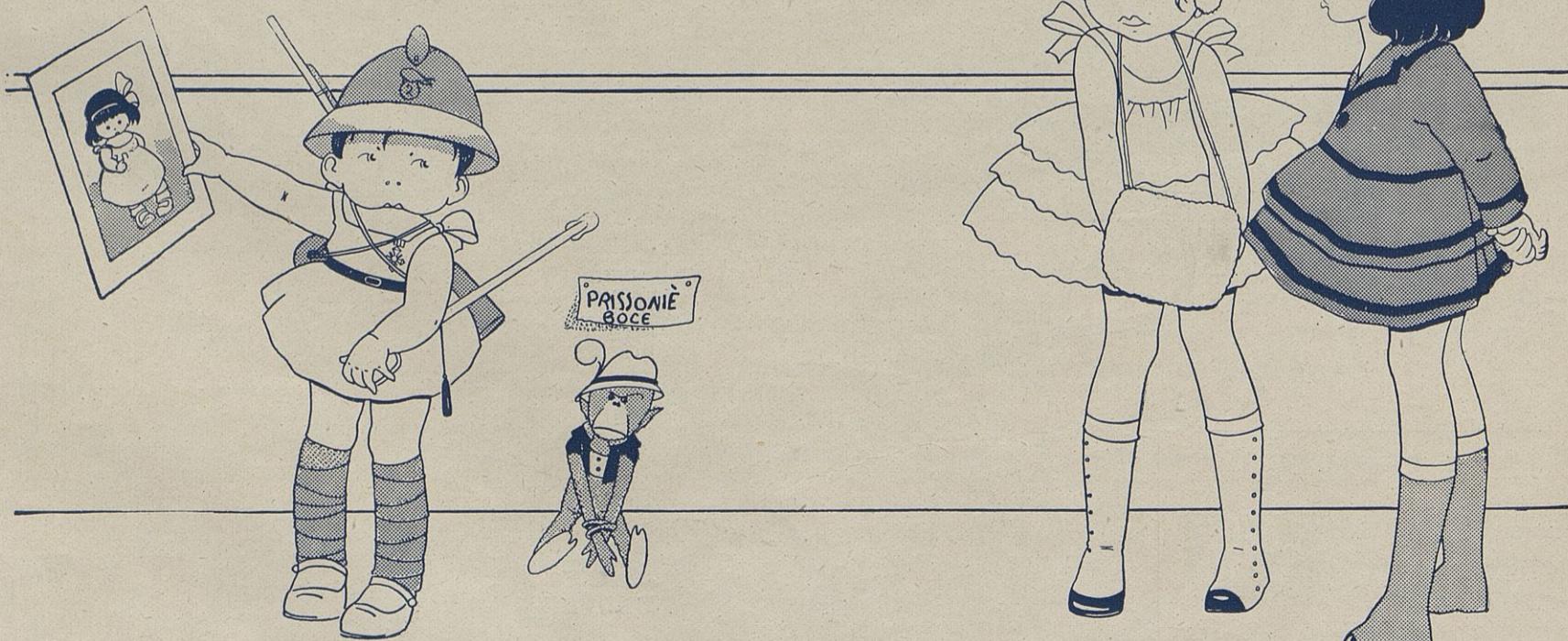
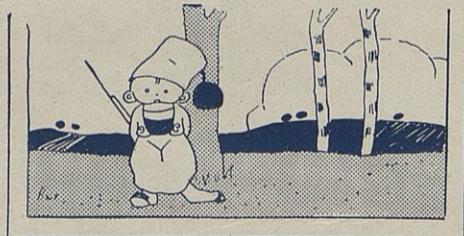
# La Guerre en Caricatures



## VOCATION

RAY  
1916

— Moi, je veux être marin à cheval comme ton oncle.  
 — Tu es fou.  
 — Non... Tu m'as dit qu'il est capitaine de vaisseau à éperon.



## PORTRAIT D'AVANT GUERRE

— C'est moi quand j'étais dans le civil !

RAY  
1916